

# **TRAM DE BORDEAUX**

## **Ligne A Nouvelles**

Cet ouvrage, écrit entre 2009 et 2012, est mis à la disposition de l'association TOIT CARBON BLANC. Il s'ajoutait au livre de photos « Tram de Bordeaux, reflets d'une métropole » dont l'édition est épuisée (Éditions Bastingage).

Si sa lecture vous a fait passer un bon moment, envoyez quelques euros à TCB.

Dans le cas contraire, refaite une lecture...

Les 46 textes correspondent aux 46 stations de la ligne A.

Dans cette version, j'ai annoté chaque texte pour en expliquer l'inspiration.



Il est là, ce 12 octobre 2002, rue Thiers, à l'entrée de la rue Bouthier, le regard tourné vers le pont d'où va surgir la rame. Aujourd'hui commencent les essais du tram de Bordeaux sur la ligne A. Il y a un peu de retard par rapport aux annonces faites dans la presse.

Le tram, il l'a vu à la télé, dès le mois d'août 2001, date de son arrivée à Bordeaux. Mais là, il va le voir pour de vrai avec un cœur qui bat plus qu'il ne devrait. Sa femme Céline, qui a du mal à marcher, n'a pas pu venir. Et puis pour elle, le tram...

Marcel habite quelques maisons plus loin. Les travaux pour le tram ont été interminables, surtout pour lui qui a connu, il y a longtemps, l'enlèvement des rails de l'ancien tramway. On fait ; on défait ; on refait. La voiture et les bus ont chassé son tramway. Le tram est là désormais pour chasser les bus et les voitures. Il a lu chez Pascal quelque chose sur l'inconstance de l'homme. Il est allé ramasser un pavé pendant les travaux, devant le Nicot, en souvenir, pavé lourd posé sur sa cheminée avec une étiquette : "pavé de la rue Thiers" !

Comme le pont Bouthier enjambe la voie ferrée avant de redescendre sur la rue Thiers, Marcel sait qu'il verra d'abord apparaître le toit du tram, puis le reste. Il imagine le virage, devant lui. Et c'est ce qui se produit. Ses oreilles, qui n'ont pas les soucis de son cœur, le préviennent : il arrive. Les rails "chantent", comme un essaim d'abeilles ! Et, lentement, comme s'il faisait une entrée timide dans le monde, il apparaît : le dôme de l'avant avec ses gros yeux en amande de chaque côté, son phare unique comme dans le temps. Il avance, au pas, droit vers lui qui se tient à un mètre de la voie. Un timbre de cloche le prévient : attention mon pépère, j'arrive ! Marcel n'a pas pris le temps de se raser ce matin et il sent quelque chose qui coule entre ses poils sur ses joues. Marcel était le dernier conducteur de la ligne 4, il y a belle lurette, celle qui allait de la République à la rue Thiers, justement.

C'est une femme qui conduit, une petite brune. Elle est étonnée de voir cet homme planté là, ce vieil homme qui enlève son chapeau avec un geste qui l'émeut. Elle lui fait un salut de la tête et un sourire. Il lève la main lentement, s'approche et elle voit ses doigts effleurer la longue chenille qui défile en se laissant caresser.

Il va rentrer chez lui avec des frissons plein la voix : "il est beau". Il n'en dira pas plus à Céline.

Quelques jours après, Marcel le timide va oser. Il a lu qu'à STALINGRAD il pourrait s'approcher des conducteurs. Il y va un matin, à pied, il a encore de

bonnes jambes. Il croise la rame qui fait ses essais et voit *sa brunette* désormais surnommée *sa traminette*. Elle aussi le reconnaît, lui, le fou audacieux sur la voie le jour de sa première sortie.

Au retour de la rame à STALINGRAD, la *traminette* descend et vient vers lui. Il la salue en soulevant son chapeau. On dirait presque une révérence.

– Vous m’avez fait peur l’autre jour ! Vous savez que cet engin, on ne l’arrête pas comme ça !

Son sourire se transmet à Marcel qui lui tend la main :

– Je m’appelle Marcel, je suis un ancien Wattman.

– Un quoi ?

– Un wattman, c’est ainsi que l’on appelait autrefois les conducteurs des tramways. Wattman, euh...comme barman !

Il lui raconte la ligne 4 de la place de la République jusqu’à l’avenue Thiers via la place du Pont où ils se trouvent. Il lui dit qu’il a fait la fermeture de la ligne pour devenir chauffeur d’un gros bus Saviem. Elle lui dit qu’elle était chauffeur de bus aussi mais qu’elle a fait l’inverse. Pascal... "Inconstance, ennui, inquiétude", la condition de l’homme.

Elle s’appelle Céline, comme sa femme. Elle va le voir souvent pendant les essais. Ils se font chaque fois des bonjours souriants. Elle lui a promis que le jour de l’inauguration elle lui ferait une surprise.

Il va la rencontrer de temps en temps à STALINGRAD pour lui raconter *son* tram, le dernier, une motrice métallique type 1949 à neuf baies latérales. Il lui explique l’origine du mot *girouette*, ce truc au-dessus du poste de conduite, avec une lettre : P pour Pessac, G pour Gradignan... Elle lui dit que cela s’appelle toujours la girouette et qu’elle ignorait pourquoi. Maintenant elle sait, et la girouette est électronique. Ils parlent aussi de l’APS. Il lui raconte, elle en ouvre des yeux grands comme le phare, que l’alimentation par le sol existait de son temps, "oui madame" ! Cela s’appelait l’alimentation par caniveau. Mais cela ne fonctionnait pas vraiment bien. Il y avait même eu des essais avec des plots de surface.

Le 8 décembre 1958 a vu le dernier trajet du dernier tramway : gare Saint-Jean vers Gambetta. Il y avait eu une grande fête. Sans lui.

Le 21 décembre 2003 va arriver, enfin, et la surprise annoncée de Céline. L’inauguration, la grande fête un peu gâchée par la pluie. Céline lui a bien expliqué : elle va conduire la rame du Président et de toute la clique officielle et puis elle lui téléphonera. À ce moment-là, il ira à son arrêt, en direction de LAURIERS. Elle sera aux commandes.

Il est sur le quai et Céline lui fait un sourire des grands jours. Il a attendu son appel. Tout avait du retard. C’est toujours ainsi pour les inaugurations. Il est planté en tête de quai comme elle le lui avait recommandé. Il entre et se poste contre la cloison vitrée qui le sépare de sa conductrice. Elle se retourne, le pousse en l’air. Elle est heureuse et lui aux anges.

La rame démarre. Il est surpris. Comme la rame est pleine de monde, il entend les murmures, les commentaires, des exclamations, mais rien d'autre. C'est un tram qui glisse sans bruit.

Il regarde partout : C'est un Citadis, tram articulé à sept caisses. Elle le lui a dit. Les baies vitrées sont tellement grandes que dedans on dirait qu'on est dehors. Il va rester debout contre la vitre ; il voit mieux devant et, surtout, il regarde Céline assise devant un tableau de bord impressionnant. Elle se retourne de temps en temps. Un clin d'œil. Marcel vient de rajeunir de cinquante ans ! Il vient de tomber amoureux d'un tram et, pourquoi pas, de sa *traminette* avec sa queue de cheval qui ballotte quand son regard va de l'écran à sa gauche vers celui de droite. Son siège ressemble à un siège de voiture de course.

À mesure que les stations défilent il se rend compte de la sobriété de leur construction, leur esthétique légère, les lignes pures des mâts d'éclairage, les barrières, les abris en verre intelligemment décorés.

À la station des LAURIERS, Céline sort, ferme la cabine et lui claque deux grosses bises à la surprise des passagers qui ne sont pas encore descendus. Elle lui prend la main :

– Venez avec moi.

Pendant qu'ils remontent la rame elle lui explique que le tram a deux têtes. On va repartir par l'autre tête. Alors qu'ils entrent dans l'autre cabine elle ajoute :

– Je vais faire quelque chose que je n'ai pas le droit de faire mais...

Elle le fait entrer :

– Posez-vous là, sur ce strapontin réservé aux accompagnants des apprentis chauffeurs.

C'est ça la surprise et Marcel s'assied sagement.

– Tenez-vous à cette poignée. On y va.

Elle branche des clés, tripote un tas de boutons et se penche vers un micro :

– Mesdames, messieurs, bonjour. C'est Céline et Marcel qui vous souhaitent la bienvenue !

Les voyages sont gratuits toute la journée. Il y a des animations sur les quais. Il y a quarante-cinq ans, presque jour pour jour, on fêtait la fermeture !

On démarre. Elle lui montre le manipulateur, ce gros curseur jaune qui sert à tout. Le pousser pour avancer, le ramener en arrière pour ralentir et s'arrêter. Complètement en bas c'est l'arrêt d'urgence ! Il y a même un autre système d'arrêt d'urgence, encore plus radical. Un gros champignon rouge qu'elle appelle le *coup de poing*.

Elle lui explique le système de veille pour empêcher une rame d'avancer avec un conducteur qui aurait un malaise. Sa main joue du tam-tam sur le manipulateur ! Si elle oublie le geste, la rame s'arrête !

Nous sommes dans une rame « 402 », longue de quarante quatre mètres, pesant cinquante-deux tonnes. Céline prononce cette phrase avec une fierté non dissimulée. Il se souvient de son émotion quand il avait conduit pour la première

fois. Lui, c'était debout, avec seulement deux manettes et une pédale dans une cabine exposée aux courants d'air.

Elle lui parle de la ligne aérienne et de l'APS, lui explique tous les signaux qu'ils croisent, comment un poste central suit sa progression, régule la noria des rames au milieu du trafic des bus et des voitures. La régulation se fait en liaison avec un cerveau qui prend tout en compte : Gertrude !

Une petite pointe de vitesse rue Thiers entre deux stations : du cinquante ! Pas plus, et encore c'était pour l'impressionner avant qu'il ne descende. Il est arrivé chez lui.

Elle lui ouvre la porte de la cabine, l'embrasse et, au moment où ce vieil homme, debout sur le quai, se retourne avec un sourire heureux, elle lui lance :

– À bientôt collègue !

*Note : texte écrit à partir de documents parus lors de l'inauguration du tram.*



« Sale con ». C'était écrit au feutre sur sa boîte aux lettres. Il s'en foutait. S'appeler Salecon ou Tranduc, il s'en foutait.

Hugo Tranduc. À l'école ils l'appelaient « trouduc ». Au service militaire, c'était « tête de nœud ». Trouduc, il avait compris, mais pas « tête de nœud ».

Sale con, c'était le lendemain du jour où il avait envoyé valser un chat qui avait eu la mauvaise idée de croiser ses pieds. Un tir du gauche et le chat avait fini sur le capot d'une voiture. Il n'aimait pas les chats et n'avait pas de voiture.

La cinquantaine passée, seul depuis longtemps, aigri depuis toujours, il vivait dans la cité Carriet à Lormont. Il s'était dégradé au fil des ans en même temps que la cité. Elle avait fait peau neuve. Pas lui. Les vieux bâtiments de Carriet étaient tombés les uns à la suite des autres, à mesure qu'on les reconstruisait, plus bas et plus humains, avec une nouvelle vie autour, dans un site paysager remarquable. Même le tram passait là, comme une rivière qui fait une boucle. Avec le tram on avait oublié les heures qu'il fallait, dans le temps, pour aller à Bordeaux, soit par la rue Thiers, soit par les quais, soit par les boulevards, si le pont d'Aquitaine voulait bien vous laisser passer.

Les voisins étaient aimables avec Monsieur Sale con. Il répondait par un grognement à leurs patientes salutations.

Il avait trouvé un mot un jour dans son courrier, des gamins sans doute : « quand Tranduc est passé, dans l'escalier ça pue des pieds ». En effet, il négligeait ses pieds. Le reste aussi, mais surtout les pieds, cette chose trop éloignée de sa tête pour qu'il y pense.

Les laver, c'était arrivé une fois, le jour où il s'était fait mal à la cheville gauche. Un médecin, pressé de le voir partir pour aérer son cabinet, avait prescrit une radio. Il s'était donc lavé le pied gauche juste avant de se rendre chez le radiologue de Carbon Blanc. Il avait entendu l'opératrice lui dire « mettez-vous pieds nus ». Soupçonnant l'inévitable en le voyant sortir un seul pied, elle avait ajouté, très agacée : « l'autre aussi, je dois faire des clichés comparatifs ».

Il s'était vite retrouvé installé devant un lavabo avec un produit qui ressemblait plus à un désinfectant industriel qu'à du savon. Cela ne l'avait pas dérangé. Elle lui avait pourtant dit qu'il ferait fuir un bouc.

Hugo prenait le tram tous les jours pour aller *travailler*. Il allait à Mériadeck ou à différents endroits de Bordeaux dans le but de fouiller dans les corbeilles mises à la disposition des gratteurs de l'espoir qui venaient, inlassablement, voir

leurs espoirs s'envoler. Les tickets de jeux emplissaient ainsi des poubelles dont Hugo avait une carte mentale très précise. Il les collectait dans un sac, pendant deux ou trois heures, puis s'installait, soit sur un banc s'il faisait beau, soit dans un café, et il triait, classait et relisait les jeux. Le tac au tac, le millionnaire, le solitaire. Le solitaire, ça lui allait bien ! Il portait une attention particulière aux jeux en séries, les ribambelles de jeux, tous aussi difficiles les uns que les autres. Compliqués pour comprendre là où il faut gratter et compliqués pour comprendre si l'on a gagné. C'est sur ces jeux qu'il avait le plus de chance de trouver moyen de sourire. Et encore son sourire était sardonique comme cette herbe de Sardaigne qui rend fou. À chaque fois qu'il trouvait un jeu *bon* il pensait qu'un autre *sale con* lui faisait concurrence.

Il était devenu expert pour trouver les ratés. Il les sentait au premier coup d'œil.

Il allait ensuite percevoir ses gains. Il se faisait presque quatre cents euros par mois avec ça. Parfois plus. Il avait, plusieurs fois, tapé sur des sommes rondettes. Cela complétait les allocs qu'il obtenait après des palabres sans fin dans des services sociaux qui tentaient de se débarrasser le plus vite possible de ses pieds.

Dans le temps, celui d'avant les téléphones portables, il faisait la tournée des cabines téléphoniques, quand elles marchaient encore avec des pièces. Il enfournait un petit chiffon dans le trou de rendu de l'argent et il repassait ensuite relever les compteurs. À chaque fois que quelqu'un ne pouvait pas joindre son correspondant, sa pièce restait coincée par le bout de chiffon.

À l'abri des regards, Hugo passait deux doigts dans l'orifice, tirait le chiffon et tendait la main aux pièces enfin libérées. C'était parfois le jackpot. Il remettait le chiffon et recommençait sa tournée, une semaine par secteur pour ne pas éveiller les soupçons. L'arrivée des cartes avait ruiné son activité. Il s'était vite recyclé, dans le grattage de deuxième main.

Depuis quelques temps, il avait remarqué trois jeunes qui prenaient le tram à la station LA BUTTINIÈRE. Il ne saurait dire combien de fois, mais assez souvent. Il n'aimait pas les jeunes et ces trois spécimens encore moins. Des corbeaux, toujours en noir avec des chaînes, des godillots bruyants, des cheveux colorés, des trucs dans le nez et les oreilles. Deux garçons et une fille. La fille tenait contre elle un carton long sur lequel figurait le dessin d'un parapluie. Le même carton l'accompagnait chaque fois qu'il les rencontrait. Ils ne parlaient pas ou peu. Ils se souriaient parfois. Il était intrigué par leur destination car ils ne descendaient jamais avant lui. Il envisageait les hypothèses les plus avantageuses pour alimenter un mauvais esprit que la solitude avait enrichi : drogue, sales coups, racket. Quand il les voyait monter à la station LA BUTTINIÈRE, il se déplaçait dans le tram pour mieux les observer avec peut-

être même des idées tordues en regardant la fille et la hauteur de ses jupes. Et des démangeaisons là où le savon ne passait pas plus que sur les pieds.

Ce matin-là, sa curiosité l'a poussé à rester avec eux dans le tram. Il ne partait pas tôt au travail car les poubelles l'attendaient. Les tenanciers des officines le connaissaient. Ils ne vidaient rien puisque lui le faisait.

Ils sont descendus à Saint-Bruno. Il a suivi, avec son air de fouine et son odeur de putois. Ils sont entrés dans le cimetière de la Chartreuse. Lui aussi, perplexe. Ils se sont arrêtés devant une tombe. La fille a ouvert son carton. Avec beaucoup de soin elle en a extrait une rose rouge et l'a posée sur la tombe. Elle a lentement caressé le bord du caveau, s'est relevée et a pris la main d'un des garçons. Au bout de quelques longues minutes ils se sont retournés et sont sortis, marchant lentement, les yeux regardant le sol, les deux garçons tenant la fille par la taille et le cou, chacun d'un côté comme pour la protéger d'un chagrin venant de partout.

Le curieux s'est approché de la tombe :

« Luc Blankart – 1990/2008 ».

Et une plaque sous la rose rouge :

« Joëlle, Tom, Jean, tes amis motards ».

*Note : fiction pure mais les anecdotes racontées sont toutes vraies !*



« Alex bonjour, venez cet après-midi ; j'ai du nouveau ».

J'ai trouvé ce message en rentrant à midi  
Mon psychiatre attiré qui jamais ne m'oublie...  
Je n'appellerai pas, je me dois d'y aller.  
Je souhaitais pourtant bien rester me reposer.  
Car je suis fatigué, c'est ainsi par moment  
Affligé que je suis par une vieille tare  
Qui me pousse alors, quand j'en ai que trop marre  
À fermer tout mes sens et cacher mon tourment.

J'avale un morceau, me donne belle allure  
Décide de partir malgré ce que j'endure  
Dans cet appartement, enfermé que je suis  
Dans une maladie que j'oublie que la nuit.

Le tram est vite là, la Mairie de Lormont.  
Hôpital Pellegrin dans une demi-heure.  
Jusqu'à Charles Perrens, quelques minutes à pied.  
J'y vais tous les dix jours, accueilli comme il sied.  
Je suis un cas unique et avant que je meure  
Je fais ainsi l'objet d'une grande attention.

Je rentre à Carreire, jusqu'au pavillon ouest.  
J'y vais les yeux fermés, je suis un peu chez moi  
Depuis quelques années, mais il n'y a que moi  
Pour avoir échoué à leurs monstrueux tests.

Le regard bienveillant des femmes de l'accueil  
Salue mon arrivée. Je suis connu de toutes  
Malgré leur empathie, c'est ici mon cercueil  
C'est ici, je le sais, que finira ma route.

À dix ans, l'accident, un coma de deux mois.  
Et puis je me réveille et ne sais plus parler  
Les mots ne viennent plus, pas comme je voudrais.  
Les jours horribles passent et je reste sans voix.

Un matin, un éclair, en lisant du Corneille,  
Quelques alexandrins me libèrent l'esprit  
Je me mets à parler, mais tout ce que je dis  
Se fait en douze pieds. Mais enfin je m'éveille.  
J'appuie sur la sonnette, on accourt et je dis :  
Bonjour mademoiselle, je voudrais voir le chef.  
J'arbore un grand sourire, le propos était bref.  
Il y a plusieurs mois que « le chef » est mon psy.

Des cris dans le couloir ! Miracle il a parlé !  
Un peu curieusement mais c'est là un progrès.  
On m'entoure, on se penche, on me tâte, on s'affaire.  
Je me trouve bardé de fils qui vont par paires.

De toute la planète vont venir des savants.  
Je suis l'unique chose qu'ils n'ont pas vue avant.  
Ils vont se battre même pour lui trouver un nom  
À cette maladie : une phobie sans nom.

Je vais vivre alors mais dans la dépendance.  
À l'école, partout, et jusqu'à aujourd'hui  
Ne parlant que par vers. Ce n'est qu'une survie.  
Mes journées ne seront que d'infâmes silences.

Me voilà donc ici, pour la millième fois.  
Dans la cage en verre où sont les infirmières,  
Volubile, agitée, mon regard l'aperçoit,  
Cette jeune personne à l'allure princière.  
Je salue de la main comme je fais toujours  
On me répond ainsi, mais mon pas se fait lourd.  
Je m'arrête bientôt, sa beauté me fascine.  
Ses yeux captent les miens. Elle doit avoir mon âge.  
Il faut que je reparte, je suis déjà en nage.  
Mais elle me sourit. Elle sait, je devine,  
Pourquoi je suis ici. J'avance à nouveau  
Les bras tétanisés, je ne sens plus ma peau,  
Jusqu'au bureau du « chef ». Je m'écroule assis.  
Et c'est dans un nuage que j'entends ce qu'il dit,  
Que je ne suis pas seul dans mes alexandrins ;  
Qu'une bien jeune femme est aussi dans ce cas  
Qu'elle accepte, si je veux, que l'on partage ça.  
Je fais oui de la tête... « bouge pas je reviens ».

Elle entre rayonnante. Elle aussi a trouvé  
Quelqu'un qui lui ressemble. On la sent apaisée.  
Face à elle debout, mes neurones s'agitent.  
Son visage illumine mes années de ténèbres.  
Je sens partir de moi tous ces relents funèbres  
Dans un frisson violent c'est l'enfer qui me quitte.

Elle me tend la main que je prends dans les miennes.  
« Je te salue Alex ; je m'appelle Marie ».  
Mon cerveau trie alors dans les mots qui me viennent.  
Il n'en choisit plus qu'un, début d'une autre vie :  
« Bonjour ».

*Note : hommage à quelqu'un atteint de TOC.*



J'ai pris mon service à sept heures comme tous les matins en ce moment, sur la ligne A, à LA GARDETTE. J'aime cette ligne. Elle traverse Bordeaux par le plus pittoresque des chemins. J'aime surtout la plongée après LA BUTTINIÈRE. Le viaduc offre une jolie vue sur la ville. Il se raconte que Wagner venait flâner sur cette butte pour y admirer les couchers de soleil. Le Crépuscule des Dieux serait né ici. Le viaduc n'est-il d'ailleurs pas un ouvrage wagnérien ? Il y a en fait trois viaducs qui longent en parallèle l'ancienne RN 10 ou Côte des Quatre Pavillons : un de trois cents mètres, le suivant de cent trente-cinq et le dernier de cent quatre-vingts mètres. Presque six mille mètres cubes de béton pour s'élever de soixante mètres sur un kilomètre. Pente limite pour le tram !

Je conduis les trams depuis leur mise en service, comme beaucoup d'autres femmes. Et comme beaucoup d'autres femmes qui pilotent cet engin fantastique, je mets un point d'honneur à avoir une tenue *règlementaire* irréprochable, avec une petite note personnelle. Le tram de Bordeaux est élégant. J'espère l'être aussi.

Bien sûr il y a le stress. On ne peut arrêter des tonnes sur un simple claquement de doigt. Le tram partage le sol avec d'autres : les piétons, les voitures et des moyens de transports de plus en plus fantaisistes. Je ne compte plus les trottinettes qui traversent ou cette faune, le casque sur les oreilles et la tête qui scande un rock endiablé à la manière d'un pigeon qui marche.

Le pire est l'entrée en station quand le quai est bondé, à la sortie d'un lycée proche, avec des gamins qui chahutent. Il y a des moments où j'ai envie de descendre leur botter le cul.

Mais mon plaisir reste intact depuis ma première rotation en décembre 2003.

Je devine parfois ce sentiment dans les yeux de mes collègues que je croise.

Ce matin à l'arrêt LAURIERS il y a mon aveugle qui attend. Je dis *mon* parce que je l'ai adopté. Il fait partie de ces gens que l'on retrouve et que l'on remarque sur les lignes. Il monte à LAURIERS et descend à LA BUTTINIÈRE. J'imagine sa vie. Je gamberge sur ce qu'il fait. Il n'est pas mal, dans les trente cinq ans comme moi. Je me surprends à penser, ce matin, que c'est dommage qu'il ne puisse me voir et qu'il ne puisse pas voir mon tram tout clinquant !

Compte tenu de sa présence quotidienne sur la ligne, je suppose qu'il va travailler. Je l'ai rarement vu au retour.

*Mon* beau garçon à la canne blanche télescopique est assez fantaisiste quant à ses tenues vestimentaires. Comme il fait déjà chaud ce matin de juin, il a une chemise à fleurs des Caraïbes et un pantalon bleu clair. Il ne porte pas les

traditionnelles lunettes de soleil des non-voyants. Il monte toujours par la première porte et se place contre celle qui donne sur ma cabine. Ses gestes sont un rituel immuable : il monte, s'assure que son emplacement est libre, il range sa canne et balade sa carte d'abonnement jusqu'à ce qu'elle trouve la borne de validation de son transport. Puis il s'adosse et attend. Son trajet ne dure que quelques minutes. Il n'a que trois arrêts à passer. Quand il ressort, il déploie sa canne et commence à remonter le quai. Après, je ne sais pas.

J'attends ce matin des nouvelles de ma sœur qui doit être en train d'accoucher. Son premier. Un premier neveu pour moi aussi. Je suis un peu nerveuse. J'ai laissé mon portable allumé. Un message me préviendra.

Je me retourne pendant l'arrêt BOIS FLEURI: si la canne était magique, je pourrais peut-être savoir... mon aveugle s'en fiche. Il me tourne le dos. C'est ingrat, un voyageur. S'il voyait ma jupette, il ne me tournerait pas le dos !

Au moment où il descend à BUTTINIÈRE, un message arrive : « il est là – 3kg8 – tt va bien – qdb ». C'est le papa. Le nouveau papa. « Qdb » se traduit par « que du bonheur ». Je lance la rame, et essuie un truc qui descend sous mes yeux pendant que mon tram, lui, descend les Quatre Pavillons.

Je viens de passer devant la clinique où ma petite sœur m'a fait un petit neveu : la clinique de « la rive droite », appelée aussi « clinique des Quat' Pav » par les riverains. J'aurais dû sauter du tram et aller embrasser ma sœur ! J'imagine la réaction des passagers : « Mesdames et messieurs, merci d'excuser cet arrêt de vingt minutes, je suis allée voir le petit Jules ».

À la pause en bout de ligne à Mérignac, je sors mon portable. J'ai engrangé le numéro de la clinique depuis une semaine, au cas où...

– Polyclinique Rive Droite, bonjooooooooouuuur !

La voix d'un homme de bonne humeur !

– Bonjour, je voudrais la chambre de Michelle Laboirie, en maternité, s'il vous plaît.

Silence... et puis j'entends :

– Excusez moi mais pouvez-vous, je vous prie, répéter la phrase : « veuillez ne pas gêner la fermeture des portes s'il vous plaît ».

Je répète sa phrase en riant un peu...

– C'est ça, je vous reconnais, vous êtes conductrice de tram !

– Euh... On s'est déjà vu ?

– Vu... pas vraiment, je préfère dire entendue !

*Note : du vécu !*



Ma fille Clémentine adore prendre le tram. Nous venons d'y monter à la station BOIS FLEURI pour nous rendre chez des amis en bas de la côte des Quatre Pavillons. Nous sommes attendus pour fêter la fin de l'année. Il est un peu plus de vingt heures et le tram est presque vide. Il fait doux, le temps est à la détente. Une agréable soirée nous attend, en compagnie d'autres enfants.

Ma fille est appuyée contre la vitre et regarde défiler la colline de Lormont. Le tram descend sur Cenon et Bordeaux en longeant le boulevard Carnot.

Elle surprend tout le monde en s'exclamant :

– Papa, le chien !

Ainsi que les quelques passagers présents, je regarde du côté de la route. Dans les phares des voitures qui circulent, un magnifique lévrier gris perle descend à une allure vertigineuse, les oreilles au vent et des pattes frêles qui s'agitent avec majesté.

On entend :

– Il va se faire écraser !

– Il est beau !

– Il a peur !

Chacun y va de son commentaire, le chien avançant à la même vitesse que le tram, entre des voitures qui font des prouesses pour l'éviter.

– Pourquoi il fait ça papa ?

– Je ne sais pas, il a dû s'échapper de chez quelqu'un.

Je suis atterré et nous regardons, impuissants, cette bête foncer.

La station CARNOT MAIRIE DE CENON en bas de la côte est notre destination, nos amis habitant le quartier.

J'ai perdu de vue le chien en descendant du tram. Je vois des doigts qui montrent une direction. Le chien sans doute, suivi par des dizaines de paires d'yeux.

Au moment où nous traversons, je le vois. Il a hésité et a fini par tourner dans la rue qui mène chez nos amis. Il ne court plus, épuisé. Il longe les maisons en rasant les murs.

Michèle nous accueille avec son sourire habituel et son éternelle bonne humeur. Sur le pas de sa porte nous lui racontons l'odyssée du lévrier. Elle est un refuge pour les animaux en tout genre. Elle récupère tout ce qui a quatre pattes et qui semble perdu, chats, chiens...

Ma fille, très perturbée, demande sans cesse s'il va pas mourir.

Michèle traverse sa rue et observe un moment. Rien. Elle porte ses doigts à sa bouche pour émettre des sifflements aigus. Je ne lui connaissais pas cette

faculté. J'en éclate de rire. Me voyant rire, elle recommence et le miracle se produit. Dans une cavalcade ultime, le lévrier déboûle et vient s'aplatir à quelques mètres de nous, au milieu de la chaussée. Il respire vite, ses yeux cherchent en vain un refuge.

Michèle s'approche, lentement. Elle a un don. À genoux, elle lui parle, avance sa main et le caresse. Il gémit au moment où elle le prend sous les pattes de devant, le soulève et le ramène à la maison.

Elle l'enferme dans une sorte d'appentis...

– Il vaut mieux le laisser seul, il est mort de peur.

Elle va chercher une lampe, un papier et un crayon et dit à ma fille :

– Viens, tu vas voir ce que l'on va faire pour retrouver son maître.

Et en se tournant vers moi, elle ajoute :

– Il est tatoué.

Elle va vers le chien avec une Clémentine qui répète ce qu'elle vient d'entendre : « on va le sauver ».

Michèle se met à rire en nous regardant. C'est vrai que nous ne sommes même pas encore entrés chez elle. D'autres invités arrivent et l'histoire fait le tour, Clémentine racontant avec une incroyable précision la descente infernale du chien.

Je demande à Michèle ce qu'elle compte faire, mes connaissances en matière de sauvetage d'animaux étant nulles...

– J'ai relevé son numéro de tatouage ; il suffit d'appeler une clinique vétérinaire de garde ; ils vont se connecter à Internet et consulter le fichier des animaux tatoués.

– Un 31 décembre ?

– Oui !

Elle appelle. La conversation est assez brève.

– Ils cherchent et rappellent.

On porte à boire au chien qui semble détendu malgré la douzaine de visages penchés pour le regarder.

Michèle l'examine en experte. Il n'a rien.

Nous entrons et tout le monde se met à l'ouvrage pour préparer le réveillon. Les enfants sont autour de Clémentine qui répond aux questions avec force gestes. J'ai le sentiment qu'elle en rajoute un peu. Dans un moment elle va être la fée qui a sauvé le chien en le prenant sur un tapis volant !

Une bonne heure après l'appel à la clinique de garde, le téléphone interrompt les préparatifs. Tout le monde se fige.

– Oui, génial...je note.

Michèle griffonne quelque chose sur un papier, remercie son interlocuteur, raccroche et hurle les bras en l'air :

– J'ai le téléphone et l'adresse des propriétaires du chien !!! Ils habitent Floirac !

J'imagine aussitôt le trajet fait par ce chien qui a certainement plusieurs anges gardiens...

Elle réclame ensuite le silence et compose le numéro relevé, le téléphone « en mains libres » pour que l'on profite tous de la conversation.

Clémentine, attentive, se pétrit les mains. Je lui fais un clin d'œil.

– Allô ?

Voix d'homme. Michèle enchaine...

– J'ai recueilli votre chien, il va bien...

L'homme ne lui laisse pas le temps de terminer sa phrase. On l'entend s'adresser à son entourage probablement aussi nombreux que nous :

– Le chien est retrouvé ! ...clameur, hurlements...

Il reprend la conversation :

– Excusez, nous étions inquiets...on...

Il ne peut plus parler.

– Prenez un papier je vous donne mon adresse.

Elle dicte l'adresse et le numéro de téléphone au cas où...

– C'est en bas des 4 pavillons à Cenon...

– À Cenon ?!!!

– Oui, il a fait du chemin votre chien, c'est un globetrotteur ! ...donc en bas de la côte, à gauche au carrefour, la première maison, celle qui fait l'angle, en face d'une école.

– On arrive. En fait, j'accompagne le couple à qui appartient le chien. C'est mon fils et sa femme. Ils sont sourds de naissance. On arrive.

Il raccroche. Michèle lève les bras au ciel pour la deuxième fois de la soirée.

On prépare la table. Les enfants sont dans un état d'excitation non maîtrisable.

Le chien n'aura pas à attendre longtemps. Une voiture se gare vite devant la maison et Michèle ouvre la porte pour faire entrer un homme à l'air jovial suivi d'un jeune couple visiblement apeuré. Entrer chez une douzaine d'inconnus excités doit être impressionnant, surtout quand on est handicapé comme ils le sont. Après avoir salué tout le monde, le couple cherche le chien qu'il s'attendait à voir. Michèle leur fait signe de la suivre.

La scène qui suit est incroyable. Le chien a reconnu les visiteurs. À peine ouverte, la porte de l'appentis est projetée et la bête saute littéralement sur sa maîtresse qu'il fait tomber. L'animal et la jeune femme se roulent sur l'herbe. J'ai le sentiment que le chien pleure autant que sa maîtresse.

Quelques-uns d'entre nous commencent à en faire autant.

Michèle, la folie du moment passée, invite tout le monde à rentrer.

Je raconte l'histoire aux visiteurs, approuvée de la tête par une Clémentine attentive. Le papa du couple traduit dans la langue des signes.

La jeune femme lève la main pour demander quelque chose. Elle fait des signes très rapides. Le papa traduit :

– Ma belle-fille demande comment vous remercier ?

Michèle, qui a un sens aigu de la répartie et de l'accueil, répond aussitôt :

– En buvant avec nous pour fêter ça !

Le papa traduit, les sourires sont un signe d'approbation, et les bouteilles s'ouvrent. Il n'est pas minuit mais peu importe. Le chien est aux pieds de sa maîtresse assise. Nous trinquons dans un brouhaha incroyable. Les enfants applaudissent autour d'un chien épuisé. Le papa explique qu'il s'est enfui alors qu'ils étaient dans leur jardin, à cause d'un pétard lancé par des voisins un peu en avance sur le réveillon !

L'émotion revient au moment du départ. Le chien est installé dans leur véhicule. Michèle demande alors au papa...

– Au fait, il s'appelle comment ce lévrier ?

Le papa sourit et traduit à sa belle fille qui fait un geste en guise de réponse.

Il se tourne alors vers Michèle et dit en haussant les épaules :

– Il s'appelle « Aventure » !

*Note : histoire vraie, du début à la fin.*



Ma petite fille a insisté pour m'accompagner à mon rendez-vous. Je vais dans une clinique pour un examen des yeux. À quatre-vingt trois ans mes yeux ont le droit de montrer des signes de faiblesse. Nous attendons le tram assis à la station GRAVIÈRE.

C'est mon quartier. Je fais partie de ceux que la politique de la ville de Bordeaux a, il y a quelques décennies, déporté vers la banlieue sur la rive droite. À l'époque, pour moi, Lormont se résumait à la RN 10 sur laquelle passaient en été des vacanciers épuisés d'avoir mis deux heures pour traverser Saint-André, puis Cubzac.

Il y a eu ensuite le centre commercial, le plus grand de la région. On y venait même...de la rive gauche. Mon quartier a maintenant été rénové. J'y étais mal. J'y suis bien, ma famille autour de moi.

À l'instant où le tram arrive sur le quai, un autre vieux se lève d'un banc proche. Je ne l'avais pas remarqué. Il entre par une porte voisine de la nôtre, marchant avec difficulté. Son allure m'indispose et je ne sais pourquoi. Je l'observe, intrigué, jusqu'au moment où il fait un geste qui me glace, un tic, un reniflement de la narine gauche accompagné de son index contre le nez.

Des images se bousculent devant mes yeux. Il reproduit son tic confirmant ce que je viens de comprendre. C'est lui, lui le traître de Bétasom. Aucun doute.

Je sors mon mouchoir pour m'éponger le visage. Ma petite fille s'inquiète...

– Ça va ? Tu veux t'asseoir ?

Je fais non de la tête, mes yeux rivés sur ce vieillard assis appuyé sur sa canne, avec son tic qui revient souvent. Comme autrefois.

Je suis Carlos Garcia, fils de réfugiés installés à Bordeaux. À dix-sept ans, j'ai été embauché sans consentement par l'occupant pour la construction de la base sous-marine. Bétasom était le nom de code de cette opération menée par les Italiens. Beta, la lettre grecque B signifiant Bordeaux et SOM abrégé de Sommergibili, sous-marin en italien.

Les travaux forcés dans cette base ont été un cauchemar. J'y ai passé un an. Le « traître » était cet homme, agent de maîtrise à la solde des Allemands et des Italiens. Malgré son jeune âge, il manifestait un incroyable zèle et nous traitait comme du bétail. Ma haine envers lui tient surtout à un événement précis. Lors d'une coulée de béton, mon ami René, un Français de mon âge, est tombé dans la coulée. Le travail était dangereux et les chutes fréquentes. J'avais une corde à la main. Il suffisait d'interrompre la coulée, de lancer la corde au malheureux qui commençait à s'enfoncer. Mais on n'arrêtait pas une coulée. Cela pouvait

compromettre la qualité du travail. Je me suis retrouvé avec un revolver sur la tempe pour calmer mes hurlements et très vite un coup sur la tête m'a assommé.

Cette base est un vrai cimetière. Il y a même des Allemands embétonnés. On n'arrêtait jamais une coulée. Il y a aussi des ensevelis non accidentels, ceux que l'on voulait faire disparaître. Combien ?

Je sais exactement où est mon camarade. J'y suis allé, une fois, une seule, dans les années 80. Parmi les visiteurs, qui pouvait imaginer pourquoi un pauvre type pleurait devant un mur, dans une alvéole de la base ?

Et maintenant j'ai le traître sous les yeux. Je n'ai aucun doute, ce sont les tripes qui parlent.

Il se lève avant l'arrivée à la station JEAN JAURES. J'attrape la manche de ma petite fille...

– Viens !

– Mais qu'est ce qui t'arrive ?

– Viens, je t'expliquerai.

J'ai le cœur qui tape comme jamais. Je suis furieux. Je viens d'effacer des années et je me retrouve avec la même rage que lors de mon réveil après l'évanouissement consécutif au coup de crosse.

Nous descendons malgré les protestations de ma petite fille, protestations qui font se retourner mon assassin. Il me regarde. Je suis dressé devant lui. Oublié mon mal au dos, oublié mon cœur qui ne va pas tenir.

Je pointe mon doigt vers lui :

– Betasom, c'est vous ?

Mon doigt heurte sa poitrine, comme un revolver menaçant.

Il a compris. Son visage se décompose. Tout son poids porte sur sa canne qu'il tient maintenant à deux mains.

Il me regarde et hoche la tête. Il ne dit rien.

Ma petite fille est légèrement derrière moi. Elle me tient par un bras.

– Betasom, René dans le béton, c'est vous ?

Là, j'ai hurlé, la suite de mon hurlement pendant la coulée, le même hurlement.

Mes pensées se bousculent. D'après les informations qui circulaient à la fin de la guerre, les tortionnaires étaient tous morts. On m'avait raconté que certains avaient été torturés, amputés. Blessé sur le chantier lors d'un bombardement anglais, j'avais fini la guerre chez moi dans un triste état.

Je hurle encore. Il y a des curieux autour de nous : deux vieux qui s'invectivent, ça n'est pas courant.

– Réponds, salopard !

Ma petite fille me tire la manche. Je secoue mon bras pour me dégager et je saisis le revers de veste du traître.

- Réponds ! C'est toi ?

Ma voix est devenue basse, je suis vidé.

Le traître me regarde. Il ouvre la bouche lentement et pointe son doigt sur cette bouche. Il n'a plus de langue.

*Note : fiction écrite à partir des nombreux documents compulsés sur cette partie de l'histoire de Bordeaux.*



– Marie-Claire, un appel pour vous...

Praticienne à SOS MÉDECIN rive droite, je fais une pause dans ma voiture par cette nuit calme, en lisant le SUD OUEST de la veille après une intervention au niveau de l'arrêt des IRIS. Je viens de parcourir un article sur le principal bénéficiaire que l'on peut attribuer au tramway, à savoir un essor économique plus harmonieux et plus homogène des différentes zones de la Communauté Urbaine. On parle de désenclavement de la rive droite et même, je le lis, d'une "banalisation dans le sens où les habitants estiment qu'ils ne sont plus relégués en seconde zone, qu'ils sont considérés par la Communauté Urbaine de Bordeaux comme des citoyens à part entière".

Un autre article a attiré mon attention sur un voleur qui sévit dans le tram depuis au moins un an, un voleur à spectre large puisque tout y passe : sacs ou intérieur de sacs, poches... Un voleur ou plusieurs tellement la fréquence est importante et la liste interminable des vols.

– Reçu, j'y vais.

J'ai pris les coordonnées. C'est à quelques pas, un bâtiment dans ce quartier des hauteurs de Garonne. Une femme âgée est tombée. Les voisins, qui l'ont entendue taper sont venus et ont appelé. Sa porte n'était pas verrouillée. Un oubli. À soixante quinze ans...

Je demande aux voisins de nous laisser et j'examine la mamie. Une petite bonne femme. Elle est volubile. Elle a peur. Sa hanche lui fait mal. Elle dit ne pas pouvoir bouger. Je la connais. Je suis venue la voir il y a probablement un an. Je m'en souviens bien parce que ce jour-là j'avais perdu mon téléphone et appelé mes rendez-vous du jour pour tenter de le retrouver. Un téléphone neuf, très sophistiqué. Rouge.

J'attrape un coussin pour lui faire un oreiller.

– Racontez moi ce vous faisiez en pleine nuit dans votre salle à manger ?

– Je me suis levée pour aller boire et puis j'ai heurté la table et me voilà par terre.

Je devine vite, après quelques manipulations, qu'elle a un col du fémur qui a dû céder.

Un coup d'œil sur un tas de médicaments sur la table. Rien qui ne m'empêche de lui administrer un antalgique.

Je sors mon portable pour appeler le SAMU. Par précaution, j'ai collé au dos une étiquette avec le tampon du cabinet. Pas envie de le perdre celui-ci.

– On va devoir vous hospitaliser pour des examens.

Elle s'affole. Je sais qu'il faut rassurer...

– Ne vous inquiétez pas, je vais faire un tour dans votre appartement pour voir si tout va bien, je fermerai derrière vous et vous garderez les clés.

Elle panique.

– Non, il faut que je reste là. Je veux pas partir !

– Restez tranquille...

Je lui parle pour la calmer, lui pose des questions :

– Vous avez l’air en bonne santé pourtant, comment avez-vous fait pour tomber, cela vous arrive souvent, que faisiez-vous avant la retraite ?

– Je travaillais dans un cabaret : équilibriste et assistante d’un magicien. J’ai même fait du trapèze. Ensuite, j’ai appris la prestidigitation.

Ses yeux pétillent.

– Équilibriste...et vous ratez votre table !

– Oui...

– Et le magicien, il faisait quoi ? ...je fais durer la conversation, les pompiers de Bassens vont venir en sept ou huit minutes.

– Il faisait tout disparaître. Moi avec ! ...elle rit, sans toutefois se détendre totalement.

On sonne et la porte s’ouvre aussitôt. Le séjour est pris d’assaut par deux hommes et une femme.

– Col ?

– Oui.

– On l’embarque.

Je fais le tour de l’appartement. Cuisine, toilettes et salle de bains, la chambre. Rien de spécial. Une dernière porte. J’ouvre et allume. J’ai l’impression d’avoir une hallucination. Des étagères tout le tour de la pièce. On dirait un local de stockage de pièces détachées. Et sur ces étagères, méticuleusement rangés, des centaines d’objets, classés par nature : appareils photos, portefeuilles, téléphones, lunettes... Un entrepôt ! Je suis sans voix. Il me faut une bonne minute pour réaliser.

Je m’approche du coin *téléphones*. Un engin plus rouge que les autres attire mon attention : le mien !

– C’est quoi ce merdier ?

Un des pompiers est entré derrière moi. Ils ont fini.

– Ce merdier ? La petite mamie est sûrement le pickpocket du tram que les policiers cherchent depuis longtemps...embarquez-la, je les appelle.

J’ai vu passer la mamie furieuse sur le brancard. Elle voulait ses clés. Elle a vu mon téléphone rouge que je venais de récupérer.

– Je vous les pique, mamie, vos clés, vous savez ce que veut dire « piquer » ?

*Note : fiction écrite à partir d’un fait divers réel !*



Je les supporte plus les gens qui téléphonent et ça parle fort et ça raconte tout à La Gardette je les jette à Jean Zay je les hais m'énervent à brailler dans ces trucs m'en fiche de leurs copains avec qui y sortent et que Murielle elle sort avec Malik à Palmer j'en jette encore un et moi on me sort du tram parce que je fais du ménage c'est pas normal même qu'une fois y'en avait une qui parlait fort de sa copine Elsa à une autre copine et que pour pas jeter le téléphone j'ai avancé dans la rame pour plus l'entendre et que je suis tombé sur une autre folle qui parlait aussi de sa copine Elsa et que je l'ai attrapée par les cheveux pour l'amener à côté de l'autre qu'elles étaient en train de se parler dans le même tram des folles je vous dis que j'ai balancé les téléphones à Carnot et qu'elles criaient tellement que le conducteur a tout arrêté et que c'était de ma faute et que la police est venue ils ont dit que j'étais dérangé bien sûr avec les téléphones on est toujours dérangé à la Morlette je les pète et j'ai voulu frapper un grand coup parce que je suis électronicien malin qui travaille pas parce que il y a pas de travail pour moi parce que je suis dérangé mais j'ai commandé sur un catalogue un brouilleur d'ondes pour les téléphones et je l'ai tout défait pour voir comment ça marche et j'ai acheté les composants pour le refaire minuscule mais avec une grosse batterie pour qu'y dure que j'ai travaillé beaucoup longtemps et je suis monté un jour dans le tram très tôt comme ça j'étais seul et j'ai avec de la pâte à modeler pris l'empreinte du vide qu'il y a derrière la poignée d'alarme pour faire un petit brouilleur pour le cacher là et j'en ai fait plein pendant des jours et des nuits avec mon fer à souder que j'étais très fatigué et je suis allé les mettre dans les tram le matin de bonne heure il n'y plus aucun téléphone qui marche sur la ligne A bientôt sur nos lignes elle dit la dame et moi je rigole.

*Note : fiction ...ou envie refoulée ?*



Assise face au soufflet qui sépare les éléments de la rame, mon cabas plein coincé par mes talons, je regarde ce gamin occupé par un jeu curieux, assis par terre. Il gêne un peu la circulation des gens mais son grand frère, assis à côté de moi, ne semble pas s'en formaliser. Je suppose qu'il s'agit de son frère car ils se ressemblent, l'un ayant probablement quinze ans et l'autre sept ou huit.

Il est sur cette plateforme qui permet l'articulation de deux voitures dans la rame, cet endroit où, à mon âge, j'évite de poser les pieds car dans les virages j'ai la sensation de perdre l'équilibre.

J'aime bien de temps en temps venir acheter mes légumes à La Marègue. Je rentre ensuite chez moi à Palmer. L'endroit est devenu agréable entre l'arrivée du tram et les travaux de rénovation des quartiers. Les anciens comme moi ont assisté avec bonheur aux opérations de déconstruction et de reconstruction. Il y a des municipalités qui travaillent en rive droite, avec acharnement, celles qui ont compris qu'il était temps d'associer "qualité" et "vie". Il y a des fleurs partout en ce moment et les grues qui s'agitent encore au milieu de quelques nuages sont le signe que les choses continuent d'avancer dans le bon sens.

J'essaie de comprendre le jeu du gamin qui a les genoux et les mains d'une propreté douteuse à force de se traîner ainsi par terre. Il positionne une sorte de jeton aimanté sur la plateforme articulée et il laisse tomber à côté un dé en âge de postuler à la retraite tant il est écorné. Quand le tram tourne et que le dé s'aligne avec son aimant il lève les bras au ciel en signe de victoire. Enfin, c'est ce que je crois comprendre.

Il a vu mon air amusé...

– Tu veux jouer ?

Je lui fais signe que oui en souriant. Il me tend le dé :

– Tu le lances et on attend le prochain virage !

Je suis un peu gênée car il y a quand même du monde. Un monsieur se pousse en grognant un peu pour me laisser jouer. Je lance. Mon dé atterrit fort loin. Le gamin me le redonne.

– Moins fort !

Je relance et mon coup est parfait, le dé restant dans une zone *jouable*. Et justement la rame tourne et mon dé, lentement, s'aligne avec l'objet agrippé sur la plateforme.

– T'as gagné !

J'éclate de rire à la vue du sourire heureux du gosse. Je me penche pour reprendre le dé qu'il me tend pour une nouvelle partie mais son frère se lève, alors que la rame arrive dans une station.

– On descend !

Le gamin ramasse son bien entre les jambes de ceux qui avancent vers la porte. Il me fait un petit signe l'air désolé. Ils descendent, le grand frère son journal plié sous son bras et le gosse avec son fond de pantalon sale.

Des contrôleurs viennent d'entrer. J'en compte sept. Ils marchent par meute de sept, je l'avais remarqué. Je suis toujours amusée par le manège qui précède leur arrivée. Là, occupée par mon jeu, je n'ai rien vu, mais d'habitude j'ai vite fait de voir des tickets qui se précipitent sur les appareils à composer, comme attirés par des aimants. J'imagine un autre jeu possible sur des paris à faire quant au nombre de tickets qui valent ainsi. Il y a aussi ceux qui se mettent brusquement en mouvement pour changer d'endroit. L'arrivée à quai où il y a des contrôleurs se traduit par le même phénomène que lorsque vous avancez vers des pigeons en train de picorer en masse. Quand ils vous sentent trop près ils s'envolent dans un bel ensemble. Parfois les contrôleurs restent à quai. Dissuasion efficace, sauf pour quelques-uns que l'on repère à une inspiration profonde qui suit une apnée de circonstance. À la prochaine !

Ma main droite, plongée dans mon sac de courses, tâte les artichauts, les pommes, les carottes... J'ai rangé mon ticket comme d'habitude et un contrôleur me fait déjà face. Je me penche pour regarder mon sac : je n'ai plus mon portefeuille.

*Note : fiction*



J'ai fait monter ma classe à JEAN ZAY. Nous allons au Jardin Botanique. Des petits de maternelle, trente à encadrer et à ramener, tous si possible. Heureusement que les conducteurs de tram sont rompus à ce genre d'exercice. Ils veillent au bon déroulement des opérations de chargement et déchargement. J'ai même pris l'habitude d'inscrire notre destination sur une feuille : " Jardin Botanique ". Cela peut aider à l'arrivée.

Nous sommes quatre, mon assistante maternelle et deux mamans nous accompagnent. Nous avons coincé les enfants au plus loin des portes. Les passagers s'éloignent très vite du groupe qui représente une nuisance sonore importante. C'est tant mieux, ils forment alors un groupe compact plus facile à surveiller.

Les statistiques de comportement se confirment vite : deux ou trois dorment sur un siège, quatre ou cinq commères devisent entre elles, quelques-uns regardent dehors ou chahutent et il y a Mouta, mon petit préféré, mon petit Camerounais que les mamans présentes vont vite surnommer *Duracel* car il n'arrête jamais. J'ai un faible pour ce gamin à l'intelligence vive. C'est un animateur hors pair, une vraie locomotive de groupe. Aujourd'hui, il va se surpasser.

Nous sommes partis pour la journée, une belle journée de mai. La cuisine municipale doit nous porter le pique-nique à midi. Les enfants devront dessiner une plante ou une fleur parmi celles découvertes dans ce jardin qui fait le bonheur des Bordelais.

Le trajet est relativement court : huit stations, huit ouvertures de portes à surveiller afin d'éviter les évasions. J'avais dit, en plaisantant, à la maman de Mouta, de l'habiller fluo pour m'éviter de le perdre. Elle m'a pris au mot : il est en jaune canari de la tête au pied, casquette comprise. Compte tenu du fait qu'il n'est pas blond du tout, on ne peut pas le rater !

J'ai vite compris qu'il avait repéré ce qui pouvait constituer un jeu. Dans le tram tout est bleu, clair ou foncé, il y a beaucoup de bleu. Mon Mouta a néanmoins repéré le seul point rouge : la poignée du signal d'alarme. J'ai vu son geste à temps. Dressé sur la pointe des pieds (il est grand pour son âge), il allait expérimenter l'utilisation de la chose. Je l'ai ramené dans le groupe en lui expliquant que s'il tirait sur la poignée en question le tram allait s'arrêter. Il a eu l'air de quelqu'un qui se prive d'un moment exaltant.

Quelques minutes après, j'ai vu un avion planeur traverser une partie de la rame, vol magnifique. Il avait réussi à fabriquer un avion dans un dépliant publicitaire trouvé Dieu sait où. L'avion a terminé sa course dans le cou d'un

monsieur âgé déjà visiblement agacé par le bruit de ma classe. J'ai demandé à Mouta de mettre fin à ses expérimentations en aéromodélisme et de se contenter de regarder le paysage. Peine perdue. Mouta est l'étalon de la gigaseconde, à savoir qu'il ne peut pas rester tranquille plus du milliardième de seconde. Son père, qui a beaucoup d'humour m'a dit un jour : "Ce n'est pas un enfant, c'est un prototype !". Sa femme est enceinte. Nous attendons tous avec impatience de constater leurs améliorations dans le domaine de la consommation énergétique de leur progéniture.

À l'arrêt CENON GARE, le monsieur victime de l'agression aérienne, déçu de ne pas nous voir enfin descendre, a émis quelques réserves sur le comportement de mon petit protégé, réserves dont la connotation "colorée" a été entendue par bon nombre. J'ai eu quelques frissons, d'autant plus que, pas loin de ce monsieur indélicat, il y avait aussi un jeune couple de la même couleur que mon Mouta. J'ai vu la femme faire un geste d'apaisement envers un compagnon qui serrait les poings. L'intelligence est la chose du monde la plus mal répartie. Elle est comme la grêle dans les vignes ; elle ne touche pas toutes les parcelles, que le raisin soit noir ou blanc.

J'ai planté mon regard dans les yeux de l'infâme passager, blanc, lui, afin de lui faire comprendre qu'avec moi il valait mieux changer de sujet, et vite.

C'est le moment choisi par mon petit perturbateur pour donner un coup de coude à un copain, le dernier tout juste arrivé dans la classe, avec des problèmes d'intégration. Je n'ai pas vu la scène. Le copain victime, entre deux hoquets, me la raconte en se frottant la tête :

- C'est lui qui m'a donné un coup ! (je vois Mouta s'éclipser)
- Qui ça lui ?
- Lui, le garçon... (snif)

Et là mon sang se glace. Le monsieur me regarde d'un air vainqueur, sa revanche est proche, l'adjectif qualificatif arrive, il va tomber, dans un silence de circonstance. Je me crispe, ferme les yeux et j'entends :

- Lui, le garçon avec la chemise jaune !

*Note : témoignage d'une « instit »...*



J'ai trois hommes dans ma vie en ce moment : Julien, avec qui je partage de moins en moins tout depuis des mois, Antoine, un collègue conducteur de tram comme moi, que je rencontre pour des activités d'ordre affectif depuis quelques semaines et monsieur le clown qui me drague pendant mon travail !

Il est là, ce matin, à l'arrêt PELLETAN, avec son habit et son incroyable maquillage. Le temps que ma rame stationne il est devant à jongler avec des balles. Il me sourit, salue et me laisse repartir. Je vais le voir comme cela plusieurs fois certains jours. Ces pitreries seraient amusantes, car il ne gêne en aucune façon ma conduite, s'il n'y avait pas, chaque fois, un rappel sur le motif de sa présence : "je vous aime", sous forme d'un carton brandi avant que je ne relance la rame, un cœur formé avec les doigts de sa main... Son imagination est inépuisable. C'est flatteur mais agaçant, d'autant plus que la communauté des conducteurs est au courant et j'entends souvent des "bonjour les enfants, ça va bien" accompagnés de grimaces.

Je m'amuse moins avec Julien. Des grimaces aussi, mais à la soupe. Le fusionnel qui nous a réunis a fait place à de l'ennui. Julien est chômeur depuis quelques mois et il en est profondément affecté. Il tente de me surprendre, de souffler sur une flamme dont je me fiche sans trop de scrupules qu'elle soit en train de s'éteindre, d'autant plus qu'il y a Antoine qui m'apporte ce que Julien a longtemps négligé. Antoine est ma SM. Je l'appelle ainsi et il en rit beaucoup : ma Sex-Machine. Mais rien de plus et cette situation engendre un sentiment de gâchis. Un homme qui m'aime mais mal, un autre qui sait me déshabiller et un troisième qui jalonne mes trajets avec ses déclarations publiques un rien indiscretes.

Je vais passer une soirée houleuse avec Julien. Je ne sais comment il a eu mon emploi du temps mais il me détaille les deux *trous* non expliqués de la semaine dernière. J'évoque des remplacements, je m'emmêle les pinceaux dans les horaires. Il prend ses affaires et part. Je suis inquiète car il a l'air de souffrir.

Il est là quand je rentre le lendemain. Il fait comme s'il ne s'était rien passé. Le repas est prêt. C'est bon. Il ne parle pas mais il est presque agréable. Il va se coucher dans la chambre d'amis en me disant d'une voix que je vais entendre toute la nuit dans mes rêves : "J'attendrai le temps qu'il faudra".

Le lendemain, après un échange bref avec Antoine croisé au dépôt pendant qu'il préparait sa rame, j'ai vite retrouvé mon clown, sur le Pont de Pierre. Il tient à la main une douzaine de ballons colorés en forme de cœur. Il les lâche au moment où je passe et m'envoie un baiser avec un geste ample. J'éclate de rire et malgré moi je lui fais un signe de la main. Cela m'a échappé mais dans la morosité ambiante ce fou m'a fait du bien.

Les jours suivants, Julien ne me parle toujours pas mais il est très présent, j'ai négligé Antoine et mon clown se manifeste à nouveau. Je l'aperçois de loin, rue Thiers. Il est sur le pont routier qui traverse l'avenue, une banderole qui fait bien plusieurs mètres déroulée devant lui. Je peux y lire : "je t'aime – je me soigne mais ça passe pas !". J'en oublie presque la station suivante.

Je finis par en parler à Julien le soir. Il m'écoute amusé mais ne commente pas. De toute façon, il ne me parle que pour l'indispensable. Il "attend". Il l'a répété. Pourtant ce soir, sur mon lit, je trouve une enveloppe avec deux billets de train pour Paris. Je lui avais parlé de ce Paris que je connais peu. Je m'étais lassée et ce projet sans suite, comme d'autres, était venu grossir une rancœur qui nous éloignait irrémédiablement.

J'ai laissé les billets dans la cuisine, sans commentaire, en partant le lendemain. Il était toujours couché. Il m'a semblé entendre pleurer dans la nuit. Je deviens immonde.

À midi, toujours rue Thiers, j'ai aperçu mon clown, entre JEAN JAURES et GALIN. Il est sur la voie. Je redémarre ma rame, avance à la vitesse habituelle. Il ne bouge pas. Je stoppe ma machine à dix mètres de lui et fait une annonce d'incident aux passagers pour les faire patienter. Mon clown est planté, les bras en croix. Il sourit. Il joint ses mains. Il en sort une colombe qui s'envole. Je commence à m'impatienter. Je klaxonne vivement et relance la rame. Il ne bouge pas. Je déclenche un freinage d'urgence et appuie sur le bouton d'alarme qui me met immédiatement en relation avec la sécurité. La procédure est précise et je l'exécute à la lettre. La cavalerie va arriver, très vite puisqu'ils sont à côté, à Bouthier. Je fais une nouvelle annonce aux passagers. Dans mon dos quelques-uns regardent la scène, amusés mais inquiets. Le clown ne rit plus. Au moment où il voit arriver le fourgon au nom de la société de transport, il s'approche de l'avant du tram, sort une sorte de poche transparente et la glisse sous mon essuie-glace. Les vigiles le saisissent par les bras. J'ai le temps de voir ses yeux. Je suis effrayée. Je regarde enfin la poche sur mon pare-brise. J'y vois deux billets de train.

*Note : pure fiction.*



Camille. Camille PELLETAN, un protecteur des poètes et des gens de lettres. Cette station est pour moi un sanctuaire, avec celle ALFRED de VIGNY.

J'ai deux amours, la poésie et le tram, sans qu'il y ait de rapport entre les deux. Encore que voir passer le tram sur le Pont de Pierre ou descendre la côte des Quatre Pavillons peut -être un spectacle émouvant. Pour moi en tout cas. Au passage dans chacune de ces deux stations, je m'oblige à réciter quelques vers, selon mon humeur.

Je suis arrivée à Bordeaux en 2003, année de la mise en service du Citadis et année de mon unique coup de foudre. J'ai tout de suite voulu « conduire ça ! ». Deux ans après on me remettait mon habilitation, ce petit carton plastifié avec ma photo. J'avais filé dans les toilettes pleurer un bon coup. C'était la première fois que je pleurais de bonheur. Les autres fois, nombreuses, je les ai oubliées au fil des jours dans ce tram. Quand je suis ressortie des toilettes, tout le monde était dehors pour voir l'éclipse du siècle. J'ai pensé que même le soleil me faisait un long clin d'œil ce jour-là. Je n'ai jamais oublié l'association de cette manifestation solaire avec ma joie immense.

Je suis bien aux commandes, dans cette bulle, une fois la porte fermée. Je m'évade et le travail devient une thérapie. La bulle est mon abri, depuis quatre ans maintenant.

*En cet endroit si doux  
Donne-moi de Musset le tendre des caresses  
Arrache chez Hugo le verbe le plus fou  
Pour que dans ce château je devienne princesse !*

Je suis seule dans ce cocon comme dans la vie. Je n'ai plus personne à perdre, sauf un petit frère dont j'ignore tout depuis mes douze ans. J'ai dû fuir à douze ans, laissant mon frère. Il en avait alors cinq de moins que moi. Nous avions perdu maman à cause d'une chute dans l'escalier de la maison. J'ai toujours eu des doutes sur cette chute qui a mis fin à des disputes entre maman et mon père.

*Et parfois il me prend des mouvements soudains  
De fuir dans le désert l'approche des humains !*

C'est peu de temps après que ce père a cessé de se comporter en père avec moi.

*Ô flots du noir chaos qui m'avez vu proscrire,  
Désespoir dont j'entends le lâche éclat de rire,  
Vide où s'évanouit l'être, le temps, le lieu,  
Gouffres profonds, enfers, abîmes !*

Je suis partie avec ce que j'avais, après avoir expliqué à mon frère Laurent que je reviendrais le chercher. Un oncle du côté de maman, qui avait compris ce qui se passait, m'a conduite en Angleterre où une partie de sa famille a accepté de m'accueillir et tenté de réparer des dégâts irréparables. Je ne sais comment ils s'y sont pris, mais j'ai eu des nouveaux papiers. Je n'ai gardé que mon prénom : Héloïse.

Je suis revenue en France à vingt ans. À Bordeaux. Et très vite dans ce tram, mon refuge, avec des poèmes ; les miens parfois.

J'ai cherché mon frère, par tous les moyens, mais jamais par des moyens officiels. Comment faire quand on a changé illégalement d'identité ? J'ai su que mon père était mort et que Laurent avait été placé dans une famille en région parisienne. Je me demande souvent s'il a pu réparer une ingratitude de la nature. Il est né avec les doigts de la main gauche palmés. Les médecins avaient dit qu'une intervention était impossible. Il regardait souvent avec envie maman jouer du piano. Et moi, impuissante, je le regardais, lui, avec une indicible tristesse.

Son absence m'est souvent insupportable, plus insupportable que ma solitude.

*Des heures à causer toute seule avec l'absent.  
Mais tout ce que l'on pense et tout ce que l'on sent,  
Et tout ce dont on parle avec l'absent, persiste  
À demeurer blafard et fidèlement triste.*

Ma solitude tient à mon incapacité à considérer les hommes comme autre chose que ce qu'était mon père. Il y a pourtant un conducteur qui fait désespérément tout pour que je m'intéresse à lui. Il m'a parlé un jour avec émotion de ma « cicatrice dans le regard ».

Il est patient, attentionné. En vain. Il a inventé une multitude de gestes affectueux mais pourtant discrets à mon attention quand il arrive que nos deux trams se croisent. Je n'éprouve rien. Mon père a déchiré cette partie de mon cerveau qui aurait dû me permettre d'entendre ce que toute femme souhaite entendre au moins une fois dans sa vie. Cet homme m'aime mais je ne l'entendrai jamais me le dire parce que je ne le peux pas, je ne le peux plus.

*Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,  
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,  
Un fantôme dans l'air danse comme un flambeau.*

J'ai quitté PELLETAN. On est vite au terminus à DRAVEMONT. Là, il faut changer de tête. De ma M2 où j'étais, je passe à la M1. Le tram a deux nez. Quand il fait beau je remonte la rame dehors sur le quai. Comme ma solitude ne m'empêche pas de m'occuper de moi comme si de rien n'était, j'ai une allure qui me vaut souvent des remarques gentilles. Cela va de la petite courbette des vieux messieurs à l'auto-invitation des plus jeunes : « Hé, m'dam, je peux venir dans la cabine avec vous ? ».

*Sont-ils passés les jours d'alarmes  
Où j'étais triste jusqu'aux larmes ?*

Ma cabine, c'est mon chez moi, ma résidence secondaire. Personne d'autre que moi, sauf Laurent, s'il était là ?

Je repars dans l'autre sens. Jusqu'à Mérignac le trajet est une aventure, avec, selon l'heure, des tas d'embuches. Il y a la sortie des établissements scolaires avec les inévitables chahuts sur les quais. J'ai peur parfois. L'avertisseur ne sert pas à grand-chose quand des gamins ont des casques sur les oreilles. Je sais, depuis que je conduis, ce qu'est la nanoseconde ! C'est le temps qu'il me faut pour rabattre la manette de freinage ! Et pas de poésie dans ces moments-là !

J'aimerais que Laurent me voie. Il serait fier de sa sœur aux manettes de cette grosse chenille avec ses deux gros yeux de chaque côté.

Je dois laisser ma place à STALINGRAD. La relève.

Sur le quai, je vois le conducteur qui va me remplacer et quelques voyageurs. Ils ont le nez en l'air. Certains, je vais le voir en descendant, ont une radiographie pliée en quatre. À ma question, mon collègue me répond « l'éclipse ». Instinctivement, je serre dans ma main mon trousseau de clés du tram, comme je l'avais fait il y a des années, lors d'une journée à éclipse porte-bonheur.

Un jeune homme me tend un journal, le journal gratuit distribué sur les quais.

Le feu vient de passer au rouge pour les piétons. Je jette un coup d'œil au journal en attendant de traverser. Un gros titre :

**Exploit d'une équipe de chirurgiens de la main  
de la clinique St Martin.  
Six heures pour venir à bout d'une syndactylie délicate.  
Laurent a déclaré qu'il allait apprendre à jouer du piano.**

*Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve.  
Je n'en puis comparer le lointain souvenir  
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève,  
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.*

*Note : fiction croisée avec une recherche dans la poésie...*



En montant à PALMER tous les matins, j'ai pris l'habitude de me caler entre la double porte et le soufflet du tram. Caler est le mot qui convient car j'ai ainsi les mains libres pour utiliser Internet sur mon téléphone pendant les trente minutes que dure le trajet. Je reste debout, malgré le nombre important de places assises mais qui ne restent pas libres longtemps. À vingt ans il me paraît normal de me conduire ainsi.

Avant de rejoindre mon coin, je me suis penché pour attraper un journal gratuit disponible sur un siège. Sous ce journal, j'ai eu la surprise de trouver une clé USB. Comment peut-on oublier cet objet rendu si peu discret ? On dit aujourd'hui qu'il est *customisé*, c'est-à-dire que son enveloppe porte les traces d'un aménagement très personnalisé ! Il y a, sur cette surface limitée, un nombre impressionnant de trucs collés, de graffitis minuscules et très colorés. Je l'observe un moment et la mets dans ma poche.

J'ai lu dans un journal que la gestion des objets oubliés dans le tram constitue une branche non négligeable de la société en charge du transport des passagers. Les conducteurs sont chargés de remonter la rame qu'ils laissent au dépôt en fin de journée. Ils collectent les objets, ils les étiquettent... Centralisés par le service du courrier interne, ils attendront un coup de fil.

En rentrant chez moi ma curiosité l'a emporté sur une grosse envie de me reposer. Comme beaucoup de célibataires, je me jette facilement sur mon canapé pour ne rien faire pendant une bonne heure, sauf regarder les infos ou gamberger sur ma journée.

Une fois chargée, la clé USB révèle un contenu uniquement composé de photos et je reconnais une extension de fichiers caractéristique des *copies d'écran* sous Skype. Visiblement quelqu'un utilise ce procédé et ce mode de communication. Mon gestionnaire me dit qu'il y a un peu plus de cent photos et les dates des fichiers portent sur six mois.

J'imagine vite les hypothèses les plus probables. Les photos représentent un homme, jeune, qui parle donc à une caméra. Mon romantisme inavoué mais bien présent me pousse à penser à des conversations entre un homme et une femme, des gens séparés qui se rencontrent ainsi.

Je me prépare pour une soirée d'investigations : une douche, un survêt, et une pizza par téléphone.

Je fais défiler la totalité des photos. Elles sont de bonne qualité. Je remarque vite que les mains de mon inconnu sont très présentes. Un méditerranéen parlant avec des gestes. En effet, il est brun ; un grand ténébreux amoureux d'une suédoise ? Un mime professionnel qui ne peut s'empêcher de gesticuler ?

Je suppose vite que les photos sont déclenchées par son interlocuteur ou -trice et que c'est cette personne qui a perdu la clé. Mon inconnu(e) est donc loin. C'est "teur" ou "trice" qu'il me faut chercher.

Je tombe vite sur un cliché où l'inconnu tient à la main une photo de groupe qu'il présente à l'écran. Sur cette photo, une dizaine de jeunes femmes, dont une est entourée au feutre. Je grossis pour avoir plus de détails. Elle est blonde ! Ce sera donc "trice" que je vais chercher !

Elle réapparaît plus loin dans mon défilé, en gros plan sur la page d'une revue faisant un geste avec les mains. Mais à part ces deux clichés, sur tous les autres ne figure que mon brun inconnu, sans doute en communication avec ma jolie blonde qui garde des instantanés de ses communications. Et, chaque fois, un balai de mains.

J'imprime une petite photo du garçon et une de la fille et les glisse dans ma carte du tram. Mon enquête commence. Si mes supputations sont bonnes, je finirai bien par tomber sur mon inconnue et peut-être son amoureux. Si elle prend le tram régulièrement comme moi, cela devrait statistiquement se produire assez vite. Mon hypothèse tient la route.

L'histoire m'amuse. Mais je n'ai pas réfléchi à ce que je ferai si je les rencontre. La clé va rester sur moi accrochée à un porte-clés en forme de point d'interrogation !

Ces mains actives sont une piste de réflexion. Chef d'orchestre ?

Le lendemain je montre les photos à mes collaborateurs et ma chef de service en expliquant ma démarche. Ma chef de service éclate de rire, un rire qui me laisse perplexe. Je la fréquente en effet assez pour penser qu'elle ne se moque pas de mon romantisme à fleur de peau...

– Je la connais !

J'ai à peine eu le temps de digérer ce qu'elle vient de dire qu'elle ajoute, toujours en riant :

– C'est ma cousine.

Je lui tends la clé mais elle stoppe mon geste de la main :

– Non, allez jusqu'au bout ! Je vais la prévenir. Vous finirez bien par vous trouver. Mais attention, l'homme sur les photos est un prétendant bien installé dans sa vie mais en déplacement depuis quelques mois et il rentre ce week-end. Alors, mon cher romantique, on ne drague pas ! Et je ne vous cache pas que vous aurez peut-être, au moment crucial, une grosse surprise...

Je pousse mon chariot de course quelques samedis plus tard. Devant moi un couple fait de même. Ils me tournent le dos mais je comprends qu'ils sont sourds car ils se parlent avec la langue des signes. Des mains que je connais.

Je sors la clé, les contourne pour me présenter devant eux la clé bien en évidence avec ses couleurs fluo.

*Note : fiction*



Elle a vu trop tard l'affichage défilier au plafond. Le tram repartait en direction de LA GARDETTE. Elle s'est trompée de tram et le réalise trop tard. Habitante Cenon, elle aurait dû prendre la rame qui va à FLOIRAC DRAVEMONT.

Elle le sait qu'elle se trompe, qu'elle doit se répéter où elle va et dans quel tram elle doit monter. Elle a même un pense-bête à la station LA BUTTINIÈRE : le *Pssst*, cette onomatopée découpée en lettres géantes et plantée sur le talus. Oui, le *Pssst* pour lui rappeler qu'elle doit vérifier encore une fois si elle est dans le bon avant qu'il ne redémarre. Ce *Pssst* l'interpelle, mais elle ne sait pas ce qu'il fait là. Elle a vu un *Zzzz*. Elle a oublié des explications lues dans un magazine. Il s'agit d'œuvres d'art commandées lors de la construction du tram. Il y en a quatre qui évoquent la surprise (*oh !*), l'interpellation (*Pssst !*), le plaisir (*Mmmm*) et le repos (*Zzzz*). Tout un programme pour elle jamais sans repos, toujours surprise par ses étourderies. Chez elle, le seul plaisir est de dormir, pour oublier.

Elle a pris le tram cours Alsace-Lorraine et n'a pas fait attention parce que pendant tout le trajet il y avait des jeunes qui chahutaient. Elle a peur des jeunes exubérants, peur de tout d'ailleurs. C'est Madame Pad'chance.

Cela fait quarante-cinq ans que Madame Pad'chance accumule les coups du sort. Elle pense parfois qu'elle se les cherche. Déjà il y a quarante-cinq ans, en débarquant, elle avait un défaut de fabrication. Un pied pas comme l'autre qui lui interdit de faire ce que les autres font normalement. Et des parents qui ont eu la mauvaise idée d'oublier un feu à un carrefour. Des parents qui n'ont pas voulu d'autre enfant pour accompagner ce qu'ils considéraient comme une erreur. La voilà avec une grand-mère qui ne supporte rien, qui la prend pour sa bonne. Elle va traverser l'école rapidement, sans amis mais pas sans ennemis. Elle ne comprend pas l'acharnement d'une classe vis-à-vis de la « gourdasse ». Les filles surtout. Ces chipies qui vont se moquer de sa panique le jour où, en classe, elle va perdre du sang sans trop savoir pourquoi.

Elle va travailler tôt, avec celles qui portent le même surnom qu'elle. Elle fait la connaissance d'un Monsieur Pad'chance. Pas longtemps. Il disparaît vite lui aussi. Elle se souvient tout juste de lui partant avec le SAMU.

Il lui avait pourtant donné de l'espoir. Il avait deviné, il était bien placé pour ça, qu'elle cultivait l'échec. Il lui avait expliqué, mais en vain, qu'elle avait, au moins une fois dans sa vie, gagné devant tout le monde, contre des millions d'autres. Il lui avait raconté que le spermatozoïde qui l'avait conçue avait été le

vainqueur d'une course fantastique. Mais elle n'avait pas compris cette subtilité de sa genèse. Elle avait surtout retenu de ce garçon qu'il aimait lancer des courses de spermatozoïdes. Ce n'était pas plus désagréable que faire les courses. Elle savait qu'elle devait prendre un cachet tous les soirs sans trop savoir si c'était les soirs de courses.

Sa vie est ainsi, des vagues qui lui arrivent sur la figure. Dès qu'elle sort la tête de l'eau, c'est pour voir arriver une autre vague. Il y a des répits parfois. Elle se prend alors à espérer. Elle s'en cache le visage dans les mains quand elle y pense. Mais cela ne dure pas.

Elle a une santé normale, mais elle accumule les petits bobos. Son médecin soigne les bobos, ne comprenant pas souvent pourquoi elle vient le voir. Il ne lui trouve même pas le regard suppliant de ceux qui souffrent et qui ne savent pas comment l'exprimer. Un regard vide, les yeux délavés par les vagues. Elle n'est bien que quand elle dort. Elle rêve. Sa vie, la vraie, est là, dans ses rêves. Quand elle ne dort pas elle se les repasse. Elle sourit alors béatement. Et elle se trompe de tram.

Ce tram qui vient de repartir. Elle va devoir descendre à l'arrêt suivant, traverser pour reprendre un tram dans l'autre sens, redescendre à LA BUTTINIÈRE, et attendre le bon tram. Pourtant quelque chose cloche. Normalement le tram devait tourner à gauche, elle devrait voir la clinique blanche défiler sur sa droite. Non, il continue tout droit et laisse la clinique à sa gauche. Un murmure enfle dans la rame. Elle ne comprend pas. Le chauffeur lance une annonce :

– Désolé, je me suis trompé, j'ai pris la direction de Dravemont ; veuillez m'excuser.

Une femme avec une poussette lance un « c'est surtout ton père qui s'est trompé, enfoiré ! » ; une autre fait entendre « ça fait deux fois ce mois-ci ! ». Le murmure devient chahut. À l'arrêt le chauffeur va se faire lyncher !

Et pourtant une passagère, une seule, sourit avec une larme qui roule sur sa joue. Elle est la seule dans la rame qui va là où elle le souhaitait ! Pour la première fois de sa vie, elle a de la chance.

Le tram file directement au terminus. Au terminus, elle descend, seule. Elle prend son temps pour savourer l'instant. Elle croise sur le quai le chauffeur qui change de côté pour repartir. Elle lui dit « merci ».

Elle marche sans regarder ses pieds. Peut-être même qu'elle ne boite plus.

*Note : fiction*



Maman m'a demandé pourquoi je reniflais et elle m'a dit que si je ne marchais pas plus vite j'allais arriver en retard à la maternelle. Elle me dit : « tu traînes la patte, ma chérie ». J'ai pas de pattes moi. C'est mon doudou qui a des pattes et mon doudou je l'ai oublié dans le tram à Carnot et j'ai peur de le dire parce que je vais me faire gronder parce que je l'ai déjà oublié hier chez le pédiatre.

Mais quand maman m'a fait le bisou devant le portail elle a vu que j'avais pas de doudou parce que elle ne me le laisse jamais. À l'école on n'apporte pas de doudou.

Elle m'a pas grondée mais elle m'a dit que là, pour le retrouver, ça va être difficile.

La maîtresse m'a fait un câlin quand je lui ai expliqué que mon doudou était tout seul dans le tram. Elle m'a dit qu'il allait sûrement téléphoner à ma maman et qu'on le retrouverait. Mais je sais que c'est pas possible parce que mon doudou il a pas de téléphone et que les doudous ça téléphone pas.

Elsa ma copine avait perdu son chien en peluche et elle l'a retrouvé. Elle m'a dit de pas pleurer parce que son papa est dans la police et qu'il sait trouver les doudous partout. Il va mettre des affiches sur les murs comme pour la petite fille qui était perdue. Mais je crois qu'on l'a pas encore retrouvée, c'est maman qui l'a dit.

Je veux pas qu'on lui fasse du mal à mon doudou et en plus maman l'a tout recousu et j'ai peur qu'on le jette. Moi je dis qu'il est beau mais papa il dit que c'est une gueille de bonde. Je sais pas ce que c'est une gueille de bonde, mais ça le fait rire.

J'ai vu une fois mon doudou dans la machine. Il tournait avec de la mousse partout. Après il a séché attaché par les oreilles et il était tout propre mais il sentait pas bon.

Maman est venue me chercher. J'ai vu qu'elle avait pas retrouvé mon doudou et j'ai recommencé à pleurer. J'ai dit qu'elle devait téléphoner au papa d'Elsa pour qu'il cherche avec sa voiture de police. En arrivant à la maison maman a téléphoné à un monsieur du tram qui garde les doudous perdus mais il avait pas le mien.

Papa m'a grondé parce que je dormais pas et que je disais « je veux mon doudou ». Il m'a dit que j'avais pas école pendant deux jours et que pour faire revenir mon doudou je ferai demain des dessins pour les affiches que le papa d'Elsa mettra sur les murs.

Alors j'ai dormi et après j'ai fait des dessins. J'ai même pas regardé la télé. J'ai fait plein de dessins et papa m'a accompagné chez Elsa. Le papa d'Elsa m'a dit avec sa grosse voix : « lundi toute la police recherche ton doudou ». Il va mettre mes dessins partout, dans les magasins, sur les arbres, sur les bus et même qu'il va faire passer mon dessin à la télé et mon doudou sera retrouvé.

Maman m'a dit qu'elle irait à la Mairie. Je sais pas pourquoi. Peut-être que les doudous perdus vont chez la Mairie.

Maman m'a réveillée « allez toutoune, c'est jour d'école, debout ». J'ai rêvé que mon doudou il est descendu du tram et qu'il a beaucoup marché. Il a trouvé mon école et il a grimpé sur une voiture pour me voir dans la cour. Moi j'étais assise par terre contre le mur de l'école et je cachais mes yeux avec mes mains parce que je pleurais. Je pouvais pas jouer avec les enfants et ma maîtresse m'a dit que mon doudou reviendrait avec le Père Noël. Et doudou pouvait pas m'appeler parce que mon doudou parle pas. Après il s'est endormi et il m'a pas vue quand je suis sortie.

Je voulais pas aller à l'école mais maman m'a dit qu'aujourd'hui la police allait mettre mes affiches partout. Alors je me suis vite préparée et on a pris le tram. J'ai vu une petite fille qui avait un doudou et j'ai pleuré. Maman m'a dit que le doudou reviendrait pas parce que je pleurais et que ça servait à rien. Mais moi je pleure pas pour que doudou revienne, je pleure parce que j'ai du chagrin comme quand Virgule le chat est mort.

Quand on est descendues à CARNOT j'ai vu un grand papier collé sur la vitre là où on attend le tram. Une photo de mon doudou ! J'ai crié en montrant la photo à maman. Maman s'est approchée parce qu'il y avait quelque chose d'écrit sur la photo : « ce doudou attend quelqu'un à la Mairie de Cenon ».

*Note : on m'a raconté une histoire très proche !*



J'avais déjà remarqué ce jeune à la station CENON GARE, attendant comme moi, avec ses habitudes, toujours au même endroit, les mains dans les poches, une casquette, sapé jeune mais pas excentrique. Il doit être un peu flémard parce qu'il cherche vite une place assise. Il est toujours dans le tram quand je descends ; je ne sais donc pas où il va. Moi je m'arrête rue Sainte-Catherine pour rejoindre mon travail à la FNAC.

Ce matin, nous sommes montés par la même porte. Il y avait deux places libres se faisant face. Nous nous sommes assis. Il a sorti une revue de son blouson et moi j'ai réglé mon baladeur. J'écoute de la musique dans le tram mais c'est de la musique classique. Du violon. À dix-neuf ans, j'en rêve mais je ne me vois pas financer une activité musicale. Je viens de trouver cet emploi et mes parents, qui m'hébergent encore, ne le peuvent pas non plus. Il faut dire que je sors d'une épreuve difficile et que financièrement tout le monde a senti passer le coup.

Mon vis-à-vis doit avoir mon âge. On lit dans ses gestes et sur son visage une grande inquiétude. En tout cas, il n'est pas cool. Mais il est agréable à regarder ! J'aime les yeux verts, même tristes.

Je viens de passer quelques minutes, les yeux clos, à écouter Hilary Hahn, ma violoniste préférée. C'est délicieux. Personne ne restitue Mendelssohn comme elle le fait.

J'ouvre les yeux pour tomber sur le regard de mon voisin d'en face. Il sourit, sans doute amusé par ma tête. Je dois ressembler à un gamin en apnée devant Zidane. C'est l'effet Hilary.

Avec un geste de la tête il me demande :

– Tu écoutes quoi ?

Aïe...

– Heu...tiens.

Et je lui tends mes écouteurs.

Ses yeux s'arrondissent de stupéfaction.

– T'es malade ? (il se marre et me rend le matériel).

– Non, j'aime. Et toi, tu écoutes quoi ?

– Rien, je lis (il me montre sa revue sur la photo).

Mon arrêt approche. Je me lève et lui fait un salut de la main.

– À plus.

– Ouais, t'es sympa.

Je descends. Il me suit des yeux. Au moment où je passe devant lui sur le quai, il plante son index au milieu de son front et me fait un clin d'œil.

Je n'ai pas compris.

Je le retrouve quelques jours après sur le quai à CENON GARE. Il me tend la main avec un joli sourire. Il fait le geste de jouer du violon, avec une grande amplitude dans son mouvement :

– Salut Paganini !

– Tu connais Paganini ?

– Non, mais j'ai vu un disque chez mes parents.

Nous sommes montés dans le tram. Il n'a pas cherché un siège.

Il y a du bruit et du monde. Je me penche vers lui, résolue à avoir une explication sur son geste dont je n'ai pas compris la signification.

– Ton geste sur le front l'autre jour, c'était quoi ?

Il hausse les épaules et me montre son front. Un point bleu foncé me fait comprendre tout de suite. J'ai le même, oublié depuis longtemps, oublié ce marquage au fer témoin d'une douloureuse époque. Ce point bleu, c'était mon « Tattoo », mot polynésien qui a donné le mot « tatouage ».

Il ajoute :

– T'en as combien ?

– Quatre et toi ?

– Quatre !

Il me regarde avec un air tendre. Nos points bleus ont créé une complicité.

Je lui demande :

– T'en est où ?

– En plein dedans et toi ?

– Moi c'est fini. Il me reste juste ça comme souvenir visible.

Et je pose mon index successivement là où se trouvent mes marques de positionnement pour la radiothérapie, front, menton, thorax.

Il pose sa main sur sa clavicule gauche...

– Toi aussi ?

J'ai compris. Nous avons eu la même peste.

– Oui.

– Ca t'embête d'en parler ?

– Avec toi non.

– Tu vas comment maintenant ?

J'écarte les bras malgré le monde...

– Tu vois, j'y pense plus.

Il me regarde et passe lentement son doigt sur mon front :

– Merci.

Je lui fais signe que je vais descendre. Je sais désormais où il va. Je lui glisse à l'oreille :

– Fais cool, ça ira vite bien.

Il a un grand sourire. Avant que je me retourne pour sortir je l'entends :

– Tu m'expliqueras pour le violon ?

*Note : clin d'œil perso...*



À quoi bon ? Beau sujet de philo : « À quoi bon ? ». Il y pense à son sujet du bac, il y a trente ans au moins, en arrêtant sa rame à CLAVEAU. Il a fini son service et va commencer un compte à rebours mis au point depuis des mois. Un grognement en réponse à un « salut Patou » de la conductrice qui prend la suite. On l'a toujours appelé Patou, même au travail. Conducteur de tram depuis six ans, il aime ce qu'il fait. C'est bien la seule chose qui lui apporte un peu de bonheur. Il aime cette machine qu'il conduit avec une douceur que les passagers apprécient sans doute inconsciemment.

À quoi bon, parce que... Parce que sa réserve d'énergie est épuisée et que les raisons de trouver les moyens de la renouveler n'existent plus. Du moins il ne les cherche plus.

Les « soucis de santé », c'est sa formule pour décrire un calvaire lié à une accumulation. Dans son répertoire téléphonique, la liste des spécialités médicales ont lentement remplacé les numéros des cinémas, des salles de spectacles, des amis même. Femme et enfant ne sont plus là. L'enfant parce qu'il avait l'âge de n'être plus là et qu'il est parti bien loin pour éviter un père « qui a toujours un pet de travers ». La femme pour cette même raison. Comme si avoir toujours quelque chose qui ne va pas était un acte calculé, volontaire.

Il est devenu aigri. Il est seul. Il connaît par cœur la définition du mot « lassitude » et sa conséquence : à quoi bon continuer ?

Une vieille conversation avec sa femme est venue perturber l'idée de compléter son autre sujet de philo préféré : « Pourquoi pas ? ». Elle portait sur le suicide d'un proche. Et sa femme, toujours expéditive dans ses jugements, pensait que c'était un acte de lâcheté. Il n'avait pu la convaincre que la chose était plus compliquée que cela. Mais il avait été, lors de cet événement, marqué par le sentiment de culpabilité engendré par cette façon de disparaître.

Resté sur cette impression, Patou a donc échafaudé, au fil des mois, une méthode non culpabilisante pour son entourage, une sorte de crime parfait.

Il n'a rien laissé au hasard. Son plan s'est développé dans ses neurones. Ne rien écrire pour ne pas laisser de traces compromettantes. Il a utilisé un cybercafé pour ses consultations sur Internet. Pour se renseigner sur les effets d'une dose massive du médicament qu'il prend pour calmer un cœur qui s'emballé souvent.

Ce processus enfin minutieusement élaboré commence quand il laisse sa place à sa collègue. Il va s'asseoir dans la rame après avoir validé sa carte pour rejoindre son domicile, derrière la place Stalingrad. Il répète mentalement ce qu'il doit faire.

Place de la Bourse, une mère et un enfant viennent le distraire. L'enfant pleure. La mère ne semble pas loin de vouloir en faire autant. La conversation, entre les hoquets de l'enfant et la voix sombre de la femme, porte sur une disparition accidentelle. Les explications de la mère ne changent rien à la douleur de l'enfant mais transportent Patou quinze ans en arrière, lui avec sa nièce de huit ans qui ne comprenait pas pourquoi elle n'avait plus son père, pourquoi et sa question épouvantable : « Dis, tonton Patou, à quoi ça sert la mort ? ».

Impossible de se débiter devant la douleur de cet être bien jeune pour devoir affronter un événement irrationnel. Alors Patou a improvisé, avec cette force quasi divine que l'on trouve parfois quand il le faut, ces mots qui viennent du fond des tripes : « Ce soir dans ton lit tu vas faire dans ta tête la liste des choses que ton papa faisait et que tu trouvais agréables et celles que tu n'aimais peut-être pas ». Elle a aussitôt esquissé un sourire : « On riait beaucoup mais des fois il était en colère ». Et Patou de lui expliquer qu'elle pourrait essayer de lui ressembler en devenant un distributeur de sourire (elle a aimé l'expression) mais qu'elle devait aussi penser à lui quand elle sentirait monter une colère.

Entre elle et lui il y avait eu ensuite une connivence touchante, des petits signes qu'elle lui faisait pour lui montrer la mise en application de cette transmission génétique voulue par laquelle cette enfant avait sublimé son chagrin.

Il est descendu à PORTE DE BOURGOGNE. Il voulait voir une dernière fois son Pont de Pierre. Les reflets de la façade des quais sur le tram sont pour lui un spectacle dont il ne se lasse pas.

Arrivé chez lui, son plan passe à la phase active. Ses voisins sont désormais habitués à le voir sortir en jogging pour marcher un peu. Personne ne s'étonnera donc qu'il le fasse en cette fin d'après-midi, sur cette rive droite magnifiquement aménagée.

Une bouteille d'eau et une tablette pleine de ses comprimés. Chez lui il a pensé à tout : son ordinateur encore allumé avec ses comptes en cours de pointage, carnet de chèque sur le bureau et une bouteille de bière vide. La vie normale qui ne sent pas le « à quoi bon ».

Trouver un endroit sans personne à cette heure un 18 avril ne pose aucun problème même si le beau temps peut inciter à la balade.

Sauf un chien, un énorme chien, un berger-quelque-chose, qui vient s'aplatir à côté de son banc. Pas de quoi changer son plan. Il sort un mouchoir en papier, le déplie sur ses genoux et y dépose un à un les comprimés. Le chien lève son museau. Il lui lance la plaquette vide. Le chien l'attrape au vol et part à toute allure. Dans son plan la plaquette devait finir dans la Garonne proche. Il sourit. Il avale les comprimés par paquets de trois ou quatre, se lève et jette sa bouteille d'eau dans la poubelle contre le banc.

18 avril, le jour de la Saint-Parfait ! Il arrive à en sourire ; il aimait faire des blagues sur ce sujet. En famille, quand il en avait une.

Il sait maintenant que dans quinze à vingt minutes il ne maîtrisera plus rien. Il avance rapidement vers l'endroit le plus désert de l'esplanade, s'adosse à un platane et regarde la façade des quais de la rive gauche. Il a mal, un mal bizarre. Quelque chose coule de ses yeux. Il bascule.

Appelés par un passant, les pompiers de la Benauge sont là en trois minutes. Leurs efforts pour ce qu'ils appellent tout de suite « un infarc massif » seront vains.

Patou est installé sur la civière qui cahote vers l'ambulance. On l'a recouvert d'une couverture.

Un chien surgit, stoppant net la manœuvre des ambulanciers. Il pose ses pattes avant sur la civière et y dépose un bout de plastique intact devant des pompiers éberlués.

Il a un collier gravé « Foxou ». Bon chien Foxou, bon chien !

*Note : à quoi bon... ;)*



Papi Raymond n'était pas au rendez-vous. Sa fille Jeanne a inspecté le tram de long en large au terminus de MÉRIGNAC CENTRE. Pas là. Elle appelle son frère Joseph et lui explique, affolée. C'est la première fois que cela arrive. Une fois par semaine ils s'échangent papi Raymond et pour éviter les allers-retours, ils le mettent dans le tram. Joseph habite Carbon Blanc, l'autre terminus. C'est pratique et ça marche. Le papi a son billet dans la main et il le tient bien. Il ne bouge jamais quand on l'installe quelque part.

D'habitude, quand Raymond est parti, dans un sens ou dans l'autre, l'expéditeur téléphone pour donner à l'autre le nom de la rame. Ils sont ainsi devenus doués en géographie. Le nom des rames se rapportent aux villes jumelées avec les villes de la Communauté urbaine. Ils s'envoient ainsi des mails : « Diébougou », la rame de cette ville du Burkina, jumelées avec Floirac. « Laredo » pour l'Espagne, « Onesti » pour la Roumanie, et cette ville difficile à taper sur le téléphone portable : « Seeheim-Jugenheim » ! Ils préfèrent Porto, c'est plus facile. Et l'autre répond « OK ». On s'assure ainsi du passage de témoin. Et quand le Papi est en bonnes mains, une heure après, on reçoit : « reçu ». Une semaine chez l'un, une semaine chez l'autre.

Joseph a oublié aujourd'hui de lire le nom de la rame. Il pleut et il a eu juste le temps d'installer Raymond avant de redescendre.

Jeanne va attendre la rame suivante. Puis la suivante. Personne. Il ne pouvait pas être dans une autre rame, Jeanne était venue de bonne heure en raison de l'oubli de son frère. Ils savent combien de temps met le tram pour faire le trajet. Il peut faire plus mais jamais moins.

Raymond n'a pas pu descendre seul.

Au téléphone, Jeanne et Joseph, angoissés, envisagent toutes les possibilités. Il y en a peu. La seule retenue au bout d'une longue conversation est celle d'une personne mal intentionnée qui l'aurait invité à descendre. Mais pourquoi ?

Il a sur lui un carton avec les coordonnées de ses deux enfants.

Jeanne décide d'appeler le 17. Il est déjà tard. Au 17 on l'écoute, on réfléchit, on prend note de son téléphone. On rappellera. Chacun rentre chez soi.

À vingt heures, un agent du Commissariat rappelle Jeanne. Ils ont une information : une rame de la ligne A est tombée en panne à CENON GARE. Les passagers ont été invités à prendre des bus pour finir leur parcours. La rame a été remorquée jusqu'au dépôt de Bouthier.

Elle raconte à son frère qui décide de descendre et d'aller voir. Par la côte de la « GT » il y est en quelques minutes. Il entre et se dirige vers un bureau planté au milieu du site. Il y a des dizaines de rames sagement rangées. Il explique à un

jeune homme qui écoute un peu incrédule. Il sait où est la rame en panne, dans le bâtiment de maintenance qu'il montre du doigt. Il appelle quelqu'un au téléphone, prend un trousseau de clés et ils se dirigent vers le bâtiment.

Ils montent dans la rame. Normalement, Raymond est toujours installé au fond.

Papi Raymond est bien là, endormi, lové par terre entre les sièges, baignant dans une mare d'urine.

Raymond a quatre-vingt dix ans et ses petits-enfants l'appellent souvent, sans méchanceté, "papi Alzheimer".

*Note : une histoire racontée mais je n'ai pas vérifié...*



Les portes du tram venaient de se refermer à l'arrêt THIERS BENAUGE quand un orage de grêle se déchaîna. Des œufs qui explosaient sur le quai et un bruit infernal transformait la rame en tambour du Bronx. Des œufs... disons au moins des balles de golf !

Cela arrive à Bordeaux, surtout en été.

Une femme sur ce quai tentait d'ouvrir la porte tout en se protégeant la tête avec son sac à main. J'avais l'impression qu'elle hurlait mais le mitraillage couvrait tous les autres bruits.

J'ai compris le danger compte tenu de la taille des glaçons. La rame n'avait pas redémarré ; elle ne le pouvait pas, la visibilité étant quasi nulle. J'ai enfoncé le bouton du bas sur la console qui permet d'être en relation avec le conducteur. Il paraît que cela s'appelle le totem. Une voix que je devine plus que je ne l'entends :

– Oui ?

Je hurle :

– Ouvrez les portes, une femme est en danger sur le quai !

Mon ton devait être convainquant car les portes se sont ouvertes aussitôt.

Entre temps, en voulant rebrousser chemin, la femme était tombée. Je me suis précipité, l'ai relevée et propulsée dans la rame. Ma tête semblait exploser sous les impacts. Les portes se sont refermées et les quelques voyageurs présents nous regardaient, moi debout me tâtant le crâne pour savoir s'il était toujours là et ma sinistrée, à nouveau au sol, et qui n'arrivait pas à se relever. Je l'ai à nouveau aidée, très facilement, compte tenu de sa faible corpulence, même si à mon âge on peut de moins en moins compter sur un passé de sportif.

Trempe, son chemisier moule agréablement un buste bien fait, une petite chaîne fait le tour de son cou avec une médaille représentant le monde, une minuscule croix gravée sur un des océans. Sa jupe couvre à peine un genou pour lequel j'ai vite des inquiétudes.

– J'étais médecin, je peux vous examiner ?

Elle me montre la main qui tenait le sac pour se protéger. Un grêlon a dû lui fracasser un doigt. Il enfle déjà. Son genou n'est pas en bon état.

Tenter de se donner une allure plus présentable lui arrache une grimace. Elle se laisse tomber sur un siège.

– Ne bougez pas, vous avez mal au genou ?

Un « oui » de la tête s'accompagne d'une nouvelle grimace.

Quelqu'un lui tend son sac. Son doigt que j'examine avec précaution est sûrement cassé. Son genou a doublé de volume. La rame redémarre, la tempête de glace est passée.

– Merci.

Je lui souris...

– On a failli vous perdre !

Elle sourit à son tour, sourire qui se crispe vite.

Je la regarde. C'est agréable malgré la situation. À mon vieil âge, j'aime toujours regarder une jolie femme. Ses yeux pétillent, malgré la douleur.

– J'ai une proposition à vous faire. Vous avez entendu quand je vous disais que j'étais médecin, à la retraite, mais médecin quand même ?

– Oui (sa voix est ferme).

– Nous allons bientôt arriver à LA BUTTINIÈRE. On descend. Ma voiture est garée là. Je vous conduis à la clinique.

– Oui.

La clinique de Bordeaux Rive Droite, dite « clinique des quatre pavillons » est juste au dessus de l'arrêt.

Je demande une aide à la cantonade. Une autre jeune femme se manifeste.

À l'arrêt, nous prenons notre blessée chacun sous une aisselle et nous l'accompagnons vers un abribus pour l'asseoir. Elle serre les dents, secoue son chemisier qui lui colle encore à la peau. Il fait chaud mais je vois qu'elle a la chair de poule.

– Vous n'avez pas de pathologies particulières, cœur, diabète, traitement en cours ?

– Non, je vais bien. Enfin...j'allais bien !

Elle doit avoir quarante ans, brune, les cheveux courts, assez grande, des yeux noirs comme les nuages qui partent jeter leurs grêlons plus loin.

– Vous vous appelez comment ?

– Dominique.

– Moi, c'est Jacques. Je reviens.

Notre accompagnatrice regarde la scène et surtout ce genou qui devient une cuisse...

Je lui fais signe de rester là en sortant mes clés.

Deux minutes, après je me gare devant l'abribus et nous la transportons à l'avant de ma voiture. Elle est moins manœuvrable que tout à l'heure. Elle souffre.

– Désolé, mais je n'ai pas de gyrophare...

Je n'arrive pas à avoir un sourire. Ses yeux vont de sa main à son genou. Je ne sais si ce sont des larmes ou des restes de pluie qui coulent sur ses joues.

Je connais bien l'entrée des urgences. Notre accompagnatrice nous laisse en faisant une bise compatissante à la blessée déjà prise en charge sur un fauteuil roulant. Je lui fais signe que je garde son sac et que j'attends dans la salle prévue à cet effet.

Je ne pensais pas un jour faire l'ambulancier. Je parie sur une fracture au majeur droit et un problème de ligaments ou une fracture au genou gauche. Je libère de la monnaie dans la machine à café et m'installe pour lire un article de juin 2005 sur la fonte des glaces.

Cette femme est particulière. Ce regard ! Une présence, quelque chose d'envoûtant, magnétique. Et jolie avec ça.

Je me traite de vieux gros cochon libidineux. Je lis, un peu la tête ailleurs. Cette femme bouscule la monotonie d'une retraite en solitaire.

Une bonne heure après, un médecin déboule dans la salle d'attente et demande d'une voix forte « qui accompagne Dominique Cassé » ? J'éclate de rire en levant le doigt. Madame Cassé !

Je lui dis que je suis retraité de la profession...

– Elle a une fracture du majeur droit (gagné !) et il faut opérer le genou, c'est un sac de noix. Suivez-moi.

J'entre dans la salle d'examen. Ma protégée est pâlotte, allongée, assommée par des antalgiques et par ce qu'elle vient d'entendre. Le médecin me montre ses radios. Côté genou, c'est effectivement moche.

Je me penche sur elle, très paternaliste. Je l'écoute :

– Merci de m'avoir aidée. Je crois que je suis dans la merde. Vous pouvez me donner mon sac ?

Je l'ai toujours à la main. Elle en sort des mouchoirs en papier, s'éponge, pleure pour de bon. De rage, me semble-t-il. Ma belle au charisme charmant est douloureusement contrariée.

– Vous voulez prévenir quelqu'un, un mari ?

Elle sourit...

– Je n'ai pas de mari, mais je veux bien un téléphone pour appeler quelqu'un.

Je sors mon portable et lui propose de composer un numéro (elle n'a qu'une main, l'autre est bandée).

Elle me dicte un numéro. Comme je fais mine de la laisser, elle me fait signe de rester.

– C'est Domi. J'ai eu un accident...

Elle explique en quelques mots. Elle parle à une autre femme (j'entends la voix).

– Appelle Nevers. Je devais partir jeudi pour l'Inde. Je crois que Souad est disponible. Elle pourra partir à ma place. Fais le nécessaire. Il faut que quelqu'un y aille.

– ...

– Non, c'est bon, j'ai un ange gardien, médecin en plus (elle me regarde avec gratitude), je te rappelle après l'opération.

Elle laisse les coordonnées de la clinique, raccroche et me tend mon téléphone.

– Merci mille fois.

– Vous allez arrêter de dire merci ! Vous ne voyez pas que vous mettez un peu de piment dans ma vie !

– Pourquoi, vous vous ennuyez ? Vous ne faites rien ?

– Si, de la photo et je m’occupe des reconduites à la frontière. Le coup de force de temps en temps pour empêcher des pauvres gens de partir là où ils n’ont pas envie d’aller !

J’arrange son oreiller...

– Je peux contacter quelqu’un chez vous et aller chercher des affaires ?

Elle fait « oui ».

J’essaie de la détendre un peu.

– Une jolie même comme vous fait quoi dans la vie à part aller en Inde ?

– Je suis religieuse, de la Congrégation des Sœurs de la Charité.

Elle rit en regardant ma tête et ajoute : le fondateur de la Congrégation s’appelait Delaveyne !

*Note : un clin d’œil perso à une certaine Bernadette, il y en aura un autre plus loin...*



Écrire. Je dois écrire. Les mots me fascinent. J'ai tout écrit en moi. Émoi. Les mots me fascinent et je les façonne, encrés dans ma plume, ils courent au papier. Ils coulent à en crier, le mouille à en pleurer. Les mots ainsi trempés inondent des cahiers. Mes maux partent ainsi noircir de longues pages. D'une plume légère coule souvent du plomb. Un sang d'encre. J'ai tous tes cris en moi. À raconter ses mots... Les prendre à bras le corps. Les poser en brassées et puis les étaler jusqu'à ce qu'ils racontent. Mes mots ont une histoire, ils ont mûri en moi. Fût de chaînes de mots. Certains sont nés fort tard, découverts par hasard. Ils ont grandi alors à côté des anciens, les mots de tous les jours. Certains se sont fanés, on les dit galvaudés, des mots d'occasion que l'on change pour d'autres. Trop riches parfois, ils restent en vitrine, des émaux en écrin. Dire avec les mots et maudire aussi, faire mal. Quand il ment, le même mot peut détruire. Il peut détruire encore quand il est mal lu ou mal dit. Maudits sont les lapsus qui s'échappent trop vite, comme des aveux. Mots dits dans la colère, écrits dans la rancœur. On les voudrait voir remonter dans la plume. Mots d'où, dont on n'a plus de trace. Tous ces mots bannis qui décrivaient les maux du monde. Mots doux, au contraire, à lire à l'envi. Ceux entendus tôt, tendres, de la mère. On vieillit avec eux mais ils ne se rident pas. Ces beaux mots d'homme : merci, toi, rire, encore, viens, regarde.

Et le mot "aimer" alors ? Il ne s'écrit pas ? Il s'écrie ou se chuchote, du bout de la plume. Peur qu'il fasse peur.

Écrire. Le mot est mon psychothérapeute. Je me soigne aux mots. Je me délivre. Souvent dans la douleur.

Je suis conductrice de tram.

Tram, ce mot qui, une fois prononcé, vous ferme la bouche. Un instant, il n'en sort rien. Il se déguste.

Et mon tram a ses mots que je mets en musique. Qui, mieux que le poète, joue de la magie des mots ? Chacun a sa manière. Ou à la manière de chacun, sorte de plainte de la traminette...

*Une horloge rustique et son cadran de bois,  
Dont les chiffres romains, éponnés par la pluie,  
Ont coulé sur le fond que nul pinceau n'essuie.  
Mais sur l'humble cadran regardé par hasard,  
Je vois, là sous mes yeux, où en est mon retard !  
S.A.E. sois maudit, je sais, tu piques un fard...  
Tu ne vas pas tarder à sonner de partout  
Parce que je traîne un peu, j'ai le train un peu mou.*

Pardon régulator, aujourd'hui c'est ma fête  
Menace-moi en vain, je n'en fais qu'à ma tête.  
*Je vais m'exercer seule à ma fantasque escrime,  
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,  
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,  
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.*  
Enfin j'ai décidé, en descendant Carnot,  
De ne plus m'arrêter que pour siffler un pot.  
Une bière ici, et puis un bon calva  
La rue Thiers est propice à tout ce qui se boit.  
Et voilà ma tournée, à toute la ramée !  
Une cuite incroyable de tous les passagers.  
On partira ensuite, suivis de douze rames  
Empilées au grand dam de ton clavier précieux  
Et tu pourras toujours implorer tous les cieux  
Car rien ne changera, je me ris de tes larmes.  
*Souviens-toi que le Temps est un joueur avide  
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! C'est la loi.*  
Mon timing aujourd'hui, je le sais fait un bide,  
Je suis reine en retard et tu n'es plus le roi.  
Je vais même mieux faire, car je vais m'arrêter  
En plein le Pont de Pierre, imagine en rangée  
Tous ces mâles debout, plantés sur la rambarde  
Pissant dans la Garonne, ballons de rouge et bières  
Pendant que dans la rame les femmes entonnent fières  
Des airs de carabins hurlés à la hussarde.  
*Ô temps ! Suspends ton vol, et vous, heures propices !  
Suspendez votre cours :*  
*Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours !*  
Je reprends mon chemin, au gré des courants d'air  
*Je suis blonde et charmante,  
Ailée et transparente,  
Sylphe, follet léger, je suis fille de l'air.*  
Je t'entends, mais de loin, tes menaces furieuses  
Diffusées à l'envi dans ma rame rieuse.  
Rien à faire mon vieux de la règle de trois :  
Trois minutes devant, encore trois derrière.  
Aujourd'hui c'est plus ça, on fait tout à la fois  
Une rame unique qui fait fi des barrières.  
Et je vais faire mieux, en arrivant au bout  
Je vais pousser à fond mon manipulateur  
Traverser Mérignac et lancer mon train fou

Jusqu'aux bords de la mer. Et entre deux pêcheurs  
J'immerge la machine et puis je coupe tout,  
Libère tout mon monde, tous devenus poissons  
Qui foncent affamés sur tous les hameçons.  
Et moi enfin heureuse et surtout enfin digne  
Je hurle dans ma bulle : à bientôt sur vos lignes !  
Mais que ça fait du bien de délirer un peu !  
*Ô grand Hugo, poète et raisonneur habile,  
Viens me montrer cet art et grand et difficile,  
Par lequel, le talent fait admirer aux sots,  
Des vers, peut-être obscurs, mais riches de grands mots.*  
Et puis toujours ces mots, ceux que l'on a choisis  
Pour parler de ce tram que j'aime et je conduis.  
Mon long ruban de fer aux reflets gris et bleus.  
Il me chante parfois...  
*Au clair de la lune mon amie Véro  
Prête-moi ta plume...*

*Note : clin d'œil et hommage aux conducteurs du tram et à une ex-conductrice (Véronique) qui m'a appris le tram pour que j'en parle mieux ! Tous les termes techniques sont donc vrais.*



*« Je me suis donc mis en devoir de minimiser cette perte en m'efforçant de prétendre que le désir s'était émoussé de façon naturelle, jusqu'au moment où je me suis trouvé en contact avec une femme de trente ans, belle, privilégiée, intelligente, maîtresse d'elle-même, l'air alangui, rendue totalement vulnérable par ses craintes, et où j'ai connu l'amertume désarmée d'un vieil homme au supplice et mourant d'envie d'être à nouveau intact ».*

Voilà ce que j'ai lu chez Philip Roth dans « Exit ». Entre autres assemblages de mots à faire pâlir d'envie les auteurs comme moi. Car je ne suis qu'un auteur. Lui est écrivain.

« L'amertume désarmée d'un vieil homme au supplice »...ou comment avec des mots simples on exprime tant de choses. J'utilise comme lui des mots simples, mais je n'obtiens pas le même résultat. Jalousie intense !

J'ai, moi aussi, soixante et onze ans, encore toute ma tête, mais le reste n'est pas en bon état. Comme le héros du roman de Roth, j'assiste à cette dégradation du corps avec un mot qui l'accompagne : inéluctable ! Ce mot a un espion : mes yeux. L'inéluctable se constate, sans répit. Inéluctable, mot détestable avec son cortège funèbre de synonymes : implacable, inexorable, fatal.

J'ai cette amertume désarmée d'un vieil homme au supplice ! Terrible phrase que Fabrice Luchini scanderait de manière délectable : « l'amertuuuume dé-sar-mée... ».

Roth ne décrit pas seulement le « déjà moins » ; il va plus loin, avec une justesse déconcertante, en expliquant le « déjà plus », ce qui est pire, ce lent passage du moins au rien.

Les premiers signes ? ...ces petits fils blancs mélangés à mes cheveux ébène. J'arrachais les premiers pour le regretter ensuite ; il vaut mieux des cheveux blancs que moins de cheveux.

Mon rasoir électrique m'a, dans le même registre du pileux, interpellé années après années : la poussière dont il se remplissait et que j'époussetais avec un pinceau dans mon lavabo était devenue grise, de plus en plus blanche.

Et ces tâches sur la peau, en particuliers sur les mains, ce sont des « fleurs de cimetière ». Le romantisme associé au morbide !

L'amertume désarmée...de toute l'incroyable mécanique qu'est un corps et ce corps qui vous rappelle un jour que passer de la station « assis » à la station « debout » nécessite un calcul et un effort.

Roth ajoute à cette longue liste décrépitante une minutieuse analyse du désir. Le désir... tous les désirs, tout ce que l'on aimait faire et que l'on espère pouvoir, par miracle, refaire ou faire aussi bien. Un jour...

*« Le vieil homme au supplice et mourant d'envie d'être à nouveau intact ».*

Comme lui, je regarde et je me dis souvent qu'une autre vie ne me suffirait pas pour raconter combien la vue d'une femme peut m'émouvoir, plus que n'importe quel spectacle de la nature. Cette nature qui a construit patiemment un catalogue de choses merveilleuses, et, dans cet immense catalogue, il y a la femme.

Je suis souvent passé pour un niais quand il m'arrivait, lors de soirées nostalgiques, de dire à des amis que je n'avais pas pu trouver plus beau à contempler qu'une femme qui sourit. Mes propos sur les femmes ont dû probablement me faire passer pour « un homme à femmes », ce qui est faux. J'étais et ne suis encore qu'un spectateur ébloui.

C'est probablement pour vénérer cette différence, pour lui rendre hommage, que je me suis efforcé, ma vie durant, d'être galant, mot en voie de disparition puisque sa pratique semble être devenue résiduelle ou réservée à des vieux comme moi.

« Vieil homme au supplice », je le suis aussi. Mais je canalise, j'ai mon antirides mental construit au fil des ans.

De la même manière que nous avons tous eu un inoubliable « amour de jeunesse », j'ai élaboré une vie intérieure peuplée « d'amours de vieillesse ». Je nourris ainsi mon esprit et mes pensées dans ma retraite solitaire, sans nuire à personne, en me donnant l'illusion que je suis encore bien vivant, au moins au sens affectif du terme.

Mon amour de vieillesse du moment s'appelle Sophie. Il dure depuis quelques années tout de même. Sophie, je ne l'ai jamais rencontrée autrement que dans ses « Échappées Belles » deux fois par mois sur la chaîne 5. Je n'en parle à personne, mon cercle de confiance étant peu développé. Sophie, c'est mon jardin secret que j'entretiens avec amour, quel que soit le temps. Elle est le mirage avec qui je m'endors et qui embellit mes rêves de vieux qui ne doit pas vieillir.

Il y a du Platon dans cette relation. Quoique l'expression « amour platonique » n'ait guère à voir avec ce qu'enseignait le philosophe ; l'esprit de la Renaissance est passé par là. Mais j'aime l'expression. Elle décrit l'idéalisme dans la relation, comment le désir s'exprime par le seul plaisir du cœur et comment la tendresse se passe de l'érotisme.

Peut-être aussi qu'il y a du Duras, un brin du marin de Gibraltar...

Si l'on imagine un jour ériger une statue à « La Femme », Sophie servira de modèle. Banalité de le dire quand on la voit. Une grâce émouvante, un minois d'ange. À chacun de ses sourires, je récupère les heures que l'insolence du temps vient de me voler. Cette femme est mon régénérateur cellulaire. Je

l'affuble de tous les sobriquets qui me passent par la tête, tous aussi tendres les uns que les autres.

Dans mon appartement, il n'y a pas d'autel consacré à son existence. Je ne collectionne pas les photos ni les enregistrements. Je ne suis pas un fan qui tapisse ses murs de souvenirs. Sophie est en moi comme un pacemaker implanté par un chirurgien de belle providence. Elle relance, au bon moment, un cœur usé, un cœur qui a toujours quinze ans mais avec des coronaires de coelacanthe.

Il en est ainsi, et j'ai le droit qu'il en soit ainsi, sans passer pour un vieux libidineux. Je suis bien un vieil homme, mais pas dans mes rêves.

Dans mes occupations qui sont nombreuses, Sophie est une rampe quand je me déplace, un banc quand je suis las, un ver luisant quand mes nuits sombrent, le 14 juillet quand je pense à la mort. Elle est ce regard dont j'imagine être l'unique destinataire et qui efface aussitôt mon inséparable sensation d'oppressante solitude.

Je suis un fidèle de ses émissions comme si elles étaient tournées pour un seul spectateur : moi. Mon fantasme n'est pas partageable ! J'observe chaque semaine cette femme et m'inquiète parfois de petits changements. C'est le côté paternaliste de ma relation. Il m'arrive de retourner voir sur Internet une séquence, pour faire un arrêt sur image, fixer un sourire. Cela suffit souvent pour me réconcilier avec la nature humaine.

En repassant une courte séquence, il y a quelques jours, j'ai cru déceler, dans un regard fugace capté par la caméra, un brin de mélancolie, un petit quelque chose de quelques microsecondes qui aurait fait remonter en surface une blessure enfouie. Je me suis vite rassuré en me disant que j'inventais des situations qui me permettraient ensuite d'être le sauveur, le prince charmant volant au secours de la belle, le psy qui cicatrise les vieilles plaies. En fait, en cicatrisant les siennes imaginaires, ce sont les miennes que je soigne.

Je pense à cela dans le tram dans lequel je suis assis depuis LA GARDETTE. Je dois descendre place Stalingrad pour tenter de voir mon fantasme-fantôme. Je vais mettre fin à des années de contacts spirituels ! Je sais ce que je risque.

J'ai appris que la chaîne 5 allait tourner une séquence d'émission sur Bordeaux, rive droite, cet après-midi. J'ai sur moi, on ne sait jamais, des clichés des quais entre 1950 et 1990. J'espère une rencontre. Et au moment même où cette espérance occupe mes pensées, au moment où le tram arrive au jardin botanique, je vois, sur le quai, ce que j'identifie vite comme une équipe de tournage. Il y a un homme avec une caméra sous le bras, une jeune femme avec des classeurs et un stylo dans la bouche et ... Sophie. Sophie tout sourire, qui entre la première, devant moi, sa main s'accrochant à la barre qui monte le long de ma jambe, qui veut composer un ticket mais le présente du mauvais côté. Ma main le saisit et je m'entends dire : « Vous permettez, mademoiselle » et je le lui rends une fois l'opération terminée. Personne ne m'a jamais fait autant plaisir en me disant « merci ». J'aime la voix de cette femme, sa diction. Elle a une voix

chaude et pure qui vient remplir avec bonheur des oreilles que les ans ont épargnées.

À la question du cameraman de savoir où ils doivent descendre, je devance la réponse de la jeune femme bardée de documents qui pilote l'équipe : « Si vous devez travailler sur la rive droite, il vous faut descendre à la station Stalingrad, c'est-à-dire bientôt ». Sophie prend un air martial pour me désigner comme « le guide officiel du tournage ». Il n'y a pas beaucoup de monde et je deviens le point de mire des voyageurs dont certains ont visiblement reconnu l'animatrice. Je ne rougis même pas mais je suis aux anges. J'acquiesce à l'idée d'être guide en faisant une sorte de révérence avec mon buste.

Oubliés les soixante et onze ans. Ils restent sur mon siège quand je me lève sans la mollesse qui caractérise mes mouvements depuis quelques années. Et je lance un « suivez-moi » alors que le tram ouvre ses portes avant de repartir sur le Pont de Pierre.

Je réponds « Philippe » quand on me demande comment s'appelle le guide spontané et j'ajoute que j'ai par hasard sur moi des photos historiques ! Une réunion dans la brasserie qui jouxte le Mégarama permet un examen de ma proposition. La documentaliste est vivement intéressée. Je leur propose de garder les photos pour les exploiter au calme. Je deviens une vedette quand ils me filment en train de commenter brièvement mes clichés afin d'éviter de prendre des notes. J'explique, avec un cœur qui bat plus que nécessaire, l'histoire de la gare d'Orléans transformée en cinéma, cette gare qui recevait les Parisiens faute de pont ferroviaire. Je raconte l'animation des bords de Garonne, les usines et chantiers navals, la caserne Niel, le Conforama ouvert le dimanche, les pavés, la rive droite laborieuse en face de la façade de pierre qui étale ses richesses depuis trois siècles.

J'ai un mal fou à arracher mon regard de celui de Sophie. Elle est lumineuse. J'ai envie de passer ma main sur cette coiffure « à la garçonne ».

Elle va finir par satisfaire une curiosité que je voyais venir, en me demandant quel âge je pouvais avoir. Ma réponse était prête : « Je suis arrivé à soixante et onze jusqu'à hier, et je repars dans l'autre sens dès aujourd'hui ! ».

Je me persuade que je dois laisser ces gens travailler et j'insiste pour payer les consommations.

J'ai donné mes coordonnées pour le retour des documents et Sophie a noté mon adresse mail... « Je vous enverrai quelque chose, on vous doit bien ça ».

Je me souviens mal de mon retour chez moi. Mon fantasme est devenu une réalité et la réalité dépasse mon fantasme. Hélène Grimaud (mon fantasme d'avant Sophie), la pianiste, a écrit que « la beauté sauvera le monde ». Mon monde est aujourd'hui sauvé et peut-être est-ce quelques larmes de bonheur qui brouillent ma vue, m'empêchant de voir, un instant, des fleurs de cimetière sur des mains jointes sur des genoux, dans un tram qui me ramène à ma solitude et à d'autres rêves.

J'ai reçu les photos en retour, avec un enregistrement de l'émission, avant sa diffusion. Pendant que défile le générique de fin, on me voit en train de donner des explications. Le dernier écran affiche « merci à Philippe, notre adorable guide ».

Le même jour arrive un mail de Sophie : « prendre de l'âge me faisait peur, jusqu'à ce que je vous rencontre – merci – je vous embrasse ».

Comment disait-il le Georges ?

Ah ! Oui : « What else ! »

*Note : fiction, oui ! Mais une grande admiration pour cette professionnelle du voyage avec qui j'échange sur les réseaux sociaux. Gentillesse et empathie. Et un clin d'œil à Roth dont le livre a été dévastateur...*



Il n'y a que quelques minutes de tram entre chez moi et la Porte de Bourgogne. Je fais souvent le trajet avec mon matériel photo. Les quais de Bordeaux sont un inépuisable site. Le matin, quand le soleil se lève en face, sur le quartier de La Bastide ou en fin de journée lorsque, depuis la rive droite, la façade du XVIII<sup>ème</sup> se découpe en contre-jour. Avec un appareil même simple, un pied et du temps, n'importe qui peut faire des merveilles. Ce matin, je suis là pour photographier les reflets de l'architecture sur le tram. Comme le tram est tout en rondeurs et qu'il est toujours propre, il constitue un *miroir* à exploiter sans fin. Compte tenu de sa vitesse de déplacement, les photos ne sont techniquement pas faciles à faire. Il faut compter avec la chance et un mitraillage en règle lors du passage de l'engin.

À quai, se trouve un paquebot de croisière, aussi haut que les édifices de la façade. Blanc, étalant une richesse gênante.

Il y a quelques paires d'années, ma fille devait avoir dix ans, nous avons vu un tel bateau et assisté au retour d'un bus de riches touristes américains qui revenaient du Médoc. L'accompagnatrice saluait leur sortie du bus avec un grand sourire et une main discrètement tendue. Ma fille a assisté, stupéfaite, à un transfert de fonds en guise de pourboires : des billets de 100 et quelques-uns de 500 ! Des francs à l'époque. Pendant des mois, j'ai eu du mal à lui expliquer que « accompagnatrice de bus de riches » n'était certainement pas un métier à privilégier.

J'ai fait quelques clichés directs du bateau, avant de passer à mes reflets sur le tram. Je me suis assis sur un banc pour examiner mon travail, faire un premier tri et, en regardant ce bateau, mes pensées sont parties visiter l'Histoire.

À la place du paquebot, il y a L'Espérance un négrier dont on a retrouvé le journal de bord. L'Espérance ! Humour noir ?

J'ai vite eu la gorge serrée, comme le soir où j'ai vu ce reportage de Thalassa sur « Bordeaux, port négrier ». Une horreur. Et pas vieille, l'horreur, de quelques générations.

En dix ans, de 1763 à 1773, les armateurs bordelais ont déporté vingt-deux mille Africains ; on disait alors vingt-deux mille *têtes*. La Chambre de Commerce de l'époque parle de la « branche supérieure de commerce » quand elle parle du trafic d'esclaves. Les « passagers » de ces « croisières » de masse étaient rangés comme des sardines. Je me pose la question de savoir si ce sont les techniques d'emballage des sardines qui ont inspiré les négriers ou si ce sont les négriers qui ont donné l'idée aux sardiniers de ce moyen de caser un maximum de

sardines dans une boîte ? Pourtant tout avait commencé par un geste d'humanisme.

En 1571, un bateau normand arrive à Bordeaux avec des esclaves. Le Parlement de Bordeaux les déclare libres. Un certain Montaigne a fait ce qu'il fallait pour être écouté.

Pas pour longtemps. Le 8 mars 1672, le Saint-Étienne quitte le Port de la Lune pour la Guinée. C'est reparti.

L'année de la Déclaration des Droits de l'Homme n'y changera rien. Aboli, l'esclavage sera rétabli par Napoléon, le petit psychopathe. Un tribunal pour crime contre l'humanité à titre très posthume... peut-on encore y penser ?

« La liberté est un aliment pour lequel l'estomac des nègres n'est pas préparé », disait-il. Dans un estomac vide, je comprends. J'imagine les confidences de Joséphine sur l'oreiller... Fille d'une famille esclavagiste martiniquaise, elle n'accepte pas que des nègres osent défier le pouvoir ! Il en existe encore aujourd'hui quelques-uns qui voient ça d'un mauvais œil...

Ce sont les troupes du Général Richepanse qui devaient rétablir l'esclavage au soir du 28 Mai 1802, en massacrant au passage dix mille hommes et femmes. Richepanse, encore de l'humour noir ?

Il y a aussi cette lettre du bien nommé M. Hache adressée au directeur de la Chambre de Commerce de Bordeaux dans laquelle il fait preuve d'un cynisme de bon ton à l'époque en précisant que " la condition des nègres esclaves est infiniment préférable à celle de la plupart des paysans ou des ouvriers libres d'Europe ".

J'imagine alors la conversation, à deux pas d'ici, entre un enfant et son géniteur, dans une famille descendant d'armateurs, devant un immense tableau représentant un gros monsieur peint avec des couleurs lourdes :

- C'est qui papa ?
- Ton aïeul Gaspard.
- Il fait quoi ?
- Euh, de l'import-export.
- C'est quoi ?
- C'est un système économique qui consiste à utiliser une main d'œuvre abondante pour des tâches qui correspondent à son potentiel physique.
- C'est qui à côté de lui ? (il y a une jeune femme noire).
- C'est une négresse en voie de civilisation.
- Et pourquoi elle a un gros collier en fer ?
- Une tradition dans son pays. Mais là ce collier sert à lui éviter de sortir la nuit.

Il faudra attendre 1848 pour qu'on cesse de déporter et de fabriquer des colliers pour femmes.

Aujourd'hui, Bordeaux assume, mais du bout des lèvres. Le buste, discret, de Toussaint Louverture, a été installé face à l'entrée du Jardin Botanique qui donne sur les quais de Queyries, de l'autre côté. Il y a moins de touristes sur la

rive droite. Un jour le buste, déboulonné, se retrouvera au milieu du *plan d'eau* !  
Pour l'instant, l'esclavage, c'est fini.

Je range mon matériel. J'ai la migraine. Le trois-mâts « L'Espérance » redevient le paquebot blanc. Je rentre.

Dans l'après-midi, je transfère les photos sur mon ordinateur pour examen. Une photo du bateau attire mon attention. Sur la plage arrière, il y a des formes humaines qui s'affairent. Je zoome. Trois hommes. Ils ont un manche dans les mains. Le pont sera propre au retour des touristes blancs. Les trois hommes sont noirs.

*Note : du vécu (le bateau, les dernières lignes), et l'occasion de faire des recherches de plusieurs semaines sur ce passé peu glorieux de Bordeaux...*



Sur cette place du Palais, ce petit triangle de Bordeaux loin du bruit, en bas du cours d'Alsace, il se plaît à flâner, à observer les gens aux terrasses des cafés, à regarder la Garonne à travers la porte Cailhau. Il s'y cache presque, la foule lui fait peur.

Il habite dans une rue adjacente, une de ces rues encore pavées, de ces pavés que les bateaux ramenaient du lointain en guise de lest pour remplacer le vin exporté aux Amériques.

Il revient pourtant vite à son grenier aménagé, son refuge où il ressasse, rumine, égrène inlassablement un chapelet d'images d'une vie déchiquetée. Les images, ils les a pourtant supprimées de ses murs ou sur ses meubles. Les photos ne sont plus là, celles d'êtres souriants dont la perte a laissé un vide que le chagrin remplit trop lentement.

Ses sorties sur la place lui donnent l'illusion de vivre. La vie est palpable, dès qu'il sort, mais elle ne l'imprègne pas. Il est étanche. Sauf lors de courts instants, lorsqu'un enfant le regarde. Il se fige alors et prie pour que cet enfant lui dise qu'il existe. Mais il est transparent.

Il a été étonné hier lorsqu'il s'est entaillé un doigt en coupant du pain. Voir son sang couler lui a fait du bien. Il doit être vivant. Il a regardé son doigt jusqu'à ce que cela s'arrête.

Un mot le fascine. Il en lit souvent la définition dans son vieux dictionnaire : « rejoindre » : « Réunir des parties séparées (rejoindre les parties d'une plaie). Aller retrouver, rattraper (je vous rejoindrai d'ici peu) ».

Dans son esprit dévasté par la perte, cette lecture ajoute à la culpabilité de celui qui ne sait pas pourquoi il est là, encore là. Il est certes transparent mais il est là ; la preuve, il saigne.

Rejoindre. Il vient d'entendre le mot à la radio : « les rescapés ont pu rejoindre la rive à la nage ». Il est un rescapé qui n'a pas demandé à rejoindre la rive à la nage. Quand il s'est réveillé sous les yeux d'une infirmière, il avait vite compris que rejoindre la rive malgré lui serait le début d'une autre noyade, la pire, la noyade sans mort. Et la vie sans vie.

« Aller retrouver... ». Envie compulsive.

Vivre ? Pourquoi ?

Il se souvient d'avoir lu quelque chose sur la différence entre « pourquoi ? » et « pourquoi pas ? ». Il réalise qu'il en est là, attiré par le définitivement rien et par cette curieuse impression qu'il a parfois quand il sent son cœur battre, la tempe sur l'oreiller. Pourquoi battre ainsi ? Alors il comprend que si cet organe

bat malgré lui, il lui appartient de décider entre « pourquoi pas » et « à quoi bon » le laisser battre.

Il lui vient une idée, un pari. La roulette russe, laisser le hasard décider. Ce qui paraîtrait absurde pour d'autres est, pour lui enfin, une manière de trancher tant sa lassitude est envahissante. Sa roulette russe à lui, il vient de l'inventer. Il est même étonné de son originalité. Elle est une provocation à l'idée du hasard auquel il ne croit pas. Alors il verra bien.

Il a décidé de monter dans le tram dans la station proche de son domicile, en direction du nord. La station suivante est PORTE DE BOURGOGNE. Deux minutes de trajet. Il va regarder autour de lui. Si une personne lui sourit, comme ça, spontanément, il reviendra chez lui. Sinon il descendra, traversera pour rejoindre le Pont de Pierre qu'il enjambera.

Il jette un coup d'œil avant de fermer la porte ; tout est en ordre. Il ne laisse pas un mot. Pour qui et pourquoi ?

À peine entré dans la rame, il jubile presque, en constatant que dans une rame bondée il aura du mal à trouver une personne heureuse au point de lui sourire. Pour arranger le tout, une jeune femme handicapée a réussi à entrer avec son fauteuil électrique, achevant de compacter une masse humaine à laquelle il n'espère plus déléguer sa détresse. La station PORTE DE BOURGOGNE approche. Une bousculade commence pour ceux qui, comme lui, veulent descendre. Le fauteuil le gêne. Il tapote l'épaule de la handicapée. Elle se tourne vers lui. Il lui fait signe qu'il veut sortir. Elle enclenche sa manette pour faire une marche arrière et lui monte sur un pied. Elle s'en aperçoit, regarde le pied écrasé, relève la tête et éclate de rire en voyant la sienne. Elle manœuvre son engin et libère le pied en criant d'une voix cristalline pour couvrir le bruit ambiant : « Excusez-moi », tout en continuant à rire.

Quand les portes se referment, il est toujours là. Elle le regarde intriguée mais toujours souriante : « Alors, vous savez ce que vous voulez ? ».

*Note : fiction (mais la suite page suivante) !*



J'aimerais embrasser l'ingénieur ingénieur qui a pensé à un tram dont le plancher est à la hauteur du quai. Pour ce fauteuil surtout qui remplace des jambes refusant obstinément de me rendre les services que des jambes rendent habituellement.

Ce matin, jour de flemme, j'ai mon fauteuil électrique. Autrement je prends mon fauteuil à mains, ma manière à moi de faire du sport. J'étais mignonne avant ; j'entends le rester à trente cinq ans même si le regard masculin ne s'arrête plus sur mes yeux ou le haut de mon chemisier. Malheureusement, seules mes jambes attirent l'œil et leur succès est éphémère.

J'ai vite aperçu dans la rame une tête déjà vue, un homme que j'avais empêché de sortir du tram à cause d'une manœuvre malheureuse dont son pied se souvient sans doute encore. Il m'a vue aussi, me sourit. Je lui fais un petit geste. Il s'approche, vient s'asseoir sur un siège libre à côté de moi, se penche pour me parler à voix basse. Je lui demande des nouvelles de son pied. Il pense faire une gaffe en me disant qu'il a évité l'amputation. J'aime pourtant bien que l'on me parle comme si...

Manon, Michel. Les présentations sont faites, on se serre la main. Son doigt pointé vers mes jambes avec un regard interrogateur m'incite à lui dire que j'ai fait une rencontre fortuite. Je lui demande à mon tour pourquoi il n'est finalement pas descendu de la rame le jour où je lui ai coincé le pied. Michel m'avoue qu'il était parti pour "faire le con", cet incident l'a retenu. Il espérait me retrouver pour me le dire.

Il descend avec moi à la station JEAN ZAY en m'expliquant, à voix haute enfin, qu'il ne travaille pas car il a perçu des indemnités confortables suite à un accident. Retrouver une handicapée qui sauve la vie des gens en leur écrasant le pied est devenu une occupation contre la déprime.

Il est amusant de sincérité. En quelques paires de minutes nous avons effacé le vocabulaire convenu de la plupart des gens vis-à-vis des handicapés comme moi. Michel ne me dit rien de plus sur son geste prémédité mais j'ai compris que lui aussi est dans un fauteuil, dans sa tête. Je lui explique que j'ai eu de même de l'argent après mon accident mais que je travaille pour ne pas rester chez moi à me lamenter. Nous échangeons nos téléphones, notre même âge, l'envie de se tutoyer et un regard qui en dit long sur l'idée que partager une détresse est une façon de la domestiquer. Il me laisse, me regarde entrer chez SOS Médecin où je travaille comme secrétaire. Quelqu'un me regarde, enfin, autrement.

Je l'appelle le soir même. Il attendait. Notre courte entrevue l'a secoué. Il a même ajouté "décidément !". Je lui raconte ce que j'ai fait depuis mon retour, ce que fait n'importe qui mais avec une lenteur de caméléon : la douche, on est en

mai et il fait chaud, un goûter, le courrier à lire, les infos à la télé et la gamberge après une rencontre pas ordinaire. Michel est étonné de m'entendre dire que je le trouve amusant, lui qui se pensait taciturne et donc pas marrant. Il habite place du Palais et me rappelle que c'est sur mon chemin. Moi, c'est dans une échoppe, vers Gavinies. Seule, bien sûr, comme si cela allait de soi. Une aide pour le ménage et un parent qui passe de temps en temps avec un tournevis. Je bricole mais à ma hauteur et il rit en réalisant qu'il n'y a pas beaucoup de bricolage à faire à hauteur de fauteuil.

Nous racontons beaucoup de choses banales, notre quotidien. Une explication vient quand même sur le geste que j'ai interrompu : il a perdu une femme et une fille. Je suis censée dire quelque chose de réconfortant mais il comprend que je ne sais pas le faire. Je lui souhaite un bon week-end car on est vendredi et nous échangeons nos adresses de messagerie. Le dernier mot que j'entends avant de raccrocher est "merci". J'ai l'impression que mon fauteuil est resté sur son pied. Je n'ai pas envie de bouger ! Je laisse mon ordinateur allumé, attendant des nouvelles. Je me raisonne. T'emballe pas ma fille, tu sais comment c'est.

Mon impression de fauteuil sur son pied est partagée. Il me l'explique par mail, avec beaucoup d'humour, peut-être pour me rassurer. Il ressent une certaine honte en pensant à sa baignade envisagée (il m'avoue qu'il voulait sauter du Pont de Pierre). Il le dit en riant en ajoutant qu'il aurait très bien pu tomber sur la barge qui transporte les bouts de l'A380, lui qui n'a jamais pris l'avion ! Il a un humour que j'aime, naturel, cajoleur, celui qui vous fait rire par tendresse et non par compassion.

Un matin de la semaine, j'ai la surprise de le voir dans ma rue. Bise. La première. Il me montre le tram qui arrive, empoigne mon fauteuil, me demande de lever les mains et nous voilà partis dans une course folle pour arriver à temps sur le quai. J'ai été inspirée de prendre mon fauteuil à *mains*.

À peine installés, lui assis, tenant mon fauteuil dans les virages, comme s'il avait peur de me voir partir, il sort de sa poche une trompette *pouêt-pouêt*, enfin c'est comme ça que j'appelle les cornes avec une poire. Un clip et la voilà sur un montant de mon engin et je dois l'empêcher de faire un essai qui pourrait sans nul doute réveiller une rame de gens qui finissent leur nuit.

Michel descend en route pour rentrer chez lui. J'essaie ma corne bruyante en entrant au boulot. Marie-Claire, un des médecins, en renverse son café !

Nous ne parlons jamais de notre histoire pesante, comme si chacun avait pris à son compte celle de l'autre et l'avait enfermée, en sachant qu'elle devra ressortir de temps à autre. Pour l'instant on la laisse jaunir en l'oubliant dans une exaltation naturelle. Une sorte de bonheur, pudique, prudent.

Invité chez moi un samedi après-midi, il s'ingénie à se mettre à ma hauteur en se tenant à genoux devant moi ou assis par terre quand je lui montre mon appartement. Je finis par lui dire que de le voir debout ne me complexe pas. Il me répond, après avoir réfléchi un instant, comme pris au dépourvu, que c'est

pour mieux profiter de ce qu'il appelle mon "équipement", un geste de son index indiquant mon tour de visage. Je lui demande si c'est un compliment. À un « oui » très sonore il ajoute que je suis agréable à regarder. Je coince mes mains entre mes jambes pour éviter qu'il puisse les voir trembler. Même "avant" on ne m'a jamais dit ça. J'ai envie à mon tour de lui dire..., mais je préfère attendre, je déguste ce que je viens d'entendre.

Il se déchaîne alors sur une liste mentale de ce qu'il pourrait faire pour améliorer mon espace. Il est bricoleur et en quelques minutes mon chez moi devient un monstrueux chantier en projet.

Une tarte faite avec application, une coupe de champagne. On fête quoi ? Je lui réponds que l'on fête d'être obligé de vivre et que pour moi, depuis peu, cela a du bon. Michel approuve en me regardant et vide sa coupe comme pour faire passer une dernière angoisse.

Je le questionne sur son chez lui. Nous décidons d'un rendez-vous dans la semaine. Je peux m'arrêter en chemin quand je rentre du travail. Le problème, c'est l'étage. Il habite au premier. J'élude la question en tâtant un biceps qui n'a rien de maigrichon et en lui faisant remarquer que ma taille est plutôt mince. J'ajoute, avec une certaine malice, que le souci est surtout qu'il va devoir me prendre dans ses bras. Et ça, compte tenu de la timidité qu'il affiche, ce n'est pas gagné. Je lui décris la technique, apprise chez mon kiné. Je lui propose un essai. Il vaut mieux essayer chez moi, à l'abri des regards, plutôt que dans sa rue devant des spectateurs apeurés. Il est d'accord mais avec une réticence affichée. Il ne m'a pas laissée le temps de lui dire qu'au pire on allait se marrer que je me suis retrouvée dans ses bras, les miens autour de son cou pour alléger la charge. Je l'invite à marcher pour voir s'il tient bon. Il me demande si je n'en profite pas un peu. Mon "oui" de la tête lui déclenche un fou-rire qui l'oblige à se précipiter vers le canapé pour m'y déposer. Il m'installe avec beaucoup de galanterie, tire sur ma jupe devenue quelque peu impudique et cale mes minces jambes. Je le regarde, fascinée. Il semble avoir fait ça toute sa vie.

Il revendique une autre part de tarte pour la peine.

Michel part en me disant que je suis une perle. Son mail du soir se termine par "bonne nuit providence".

Nous fixons, le lendemain, ma visite chez lui. Il m'attend à l'arrêt de la place du Palais. Je découvre cette petite place et son énorme porte donnant sur les quais. L'opération *viens dans mes bras* se passe bien. Il me dépose dans un grand et vrai fauteuil préparé à mon attention. Il redescend ranger le mien dans son entrée.

En remontant, il me trouve en larmes. Il est décontenancé, m'entoure de ses bras et demande ce qu'il y a. Je l'embrasse. Je lui dis que je vais lui faire du mal et que c'est pourtant la dernière chose que je souhaite.

Je viens de voir une enveloppe de son courrier posée sur la petite table de son salon. Je ne savais pas son nom. Je l'ai vu. Je connais ce nom, le nom de la

femme et de la petite fille tuées par un poids lourd, ce même poids lourd qui a aussi percuté ma moto, au même endroit.

*Note : fiction et un clin d'œil au handicap.*